

BULLETIN SALÉSIEN



ŒUVRES DE DON BOSCO (TOLÈNCE 32) FÉRIÉ -

(ITALIA)



Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(Pie IX)

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'il lui donne la vie, qu'il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

XXV^e ANNÉE — N^o 285 — MARS 1903.

SOMMAIRE: Le Mois de Mars consacré à Saint Joseph — Don Bosco et l'éducation (3^e partie, III). — Chronique salésienne: Fête de Saint François de Sales — Anniversaire de la mort de Don Bosco — 3^e congrès des Coopérateurs salésiens — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Patagonie, Equateur, Vénézuëla, Cuyabà, Brésil du Nord* — Grâces de Notre-Dame Auxiliatrice. — Vie de Mgr Lasagna. — Bibliographie. — Coopérateurs défunts.

LE MOIS DE MARS

Consacré à Saint Joseph

Afin d'encourager les fidèles à s'adresser à saint Joseph, Pie IX, d'immortelle mémoire, a accordé aux exercices du mois consacré à ce glorieux Patriarche les mêmes faveurs, les mêmes indulgences qu'au mois de Marie. Ce saint Pontife a de plus déclaré que l'on pouvait gagner ces indulgences en commençant ces pieux exercices le 17 février pour les terminer au jour même de la solennité de saint Joseph, le 19 Mars.

C'est avec joie que nous voyons la dévotion à ce grand saint se répandre de plus en plus parmi nous. On comprend qu'il n'y a point ici-bas pour le chrétien de protecteur plus puissant, de modèle plus parfait, de consolateur plus aimable, que le père nourricier du Sauveur.

Qui en effet a su mieux que saint Joseph aimer Notre Seigneur et sa sainte mère? Qui a su plus que lui travailler et souffrir? Humble et modeste, il passa sur la terre, inconnu des hommes, modèle

admirable des vertus cachées dont seul le suave parfum trahissait la présence. Lis embaumé de pureté et de candeur, il consacra à Dieu toute une vie exempte de souillure.

Nouveau père des croyants, il sut obéir à la volonté divine sans jamais chercher à discuter les ordres du ciel. Type accompli de toutes les vertus, l'Eglise le présente à l'admiration et à l'imitation des chrétiens de tout âge et de toute condition.

Aussi dans tous les temps la puissance de saint Joseph s'est-elle manifestée de la manière la plus éclatante et sous toutes les formes. De sorte que l'expérience des siècles confirme cette consolante promesse de sainte Thérèse: « Il est impossible de rien demander au père nourricier de Jésus sans être exaucé. » Comment d'ailleurs ce divin Sauveur pourrait-il refuser quelque chose à celui qui n'a jamais vécu que pour lui ?

Oui, le pouvoir de notre saint patriarche est illimité; il s'étend à toutes sortes de personnes, à tous les besoins spirituels et temporels; mais il est des grâces dont il est le spécial dispensateur: l'esprit intérieur de piété et d'amour de Dieu, une bonne et sainte mort sont surtout les faveurs que nous devons solliciter de sa bonté.

Qui plus que lui saura nous faire aimer et goûter les choses de Dieu, alors qu'il n'eut jamais d'autre bonheur que celui d'aimer et servir Jésus et Marie de toutes les forces de son âme? Qui mieux que lui saura nous procurer la grâce par excellence d'une bonne mort, alors qu'il eut l'insigne consolation d'expirer dans un acte d'amour, sous le regard et la bénédiction de Jésus et de Marie.

Prions donc Saint Joseph surtout pendant le mois qui lui est consacré: il est le père de nos âmes, le gardien de nos familles, le protecteur vigilant de l'Eglise, le modèle de toutes les vertus, et sa puissance n'a d'égale que sa bonté.

Prions saint Joseph à l'heure de la *tentation*. Il a su jadis soustraire l'Enfant Jésus à la haine d'Hérode, son cruel persécuteur; il saura bien encore maintenant nous aider à le défendre contre le démon qui voudrait l'arracher de notre âme... Prions-le quand l'*affliction* nous visite: il a connu comme nous les misères et les larmes, il saura nous en adoucir l'amertume et nous inspirer la résignation.

Prions-le surtout la veille et le jour de nos *communions*. C'est bien à cette heure bénie où Notre Seigneur va prendre possession de notre âme que nous devons recourir à cet heureux père du Sauveur. C'est lui qui, avec Marie, saura mieux nous pénétrer de ces affectueuses aspirations, de ces généreuses résolutions qui réjouissent le cœur de notre adorable Maître. C'est lui aussi qui nous donnera le désir, le goût chaque jour plus profond pour cette nourriture céleste dont il a eu comme une intuition dans les ineffables épanchements de son âme dans l'âme de Jésus.

Imitons aussi saint Joseph; comme lui, n'aimons que Jésus, ne cherchons que Jésus, ne vivons que pour lui.

Nous touchons, si nous n'y sommes déjà, aux événements les plus graves. L'Europe apostate périra, si elle n'est ramenée par de terribles châtements à Jésus-Christ et dans le giron de son Eglise. Seul Jésus-Christ, avec son Eglise, peut arrêter le socialisme prêt à tout envahir.

Les sectaires le savent bien et ils le proclament; aussi, comme ils s'entendent et s'unissent dans une même haine, dans une même attaque du catholicisme! Le Seigneur, qui veille sur le peuple chrétien, a inspiré au grand pape Pie IX de lui donner pour patron saint Joseph qui sauva l'Eglise dès son berceau. En définissant le dogme de l'Immaculée Conception et plus tard en plaçant la Bienheureuse Marguerite Marie sur les autels, ce même Pontife a voulu montrer quels étaient nos défenseurs dans la crise

suprême du moment. Le Cœur de Jésus, la Vierge Immaculée et Saint Joseph, voilà nos puissants protecteurs. Notre glorieux pape Léon XIII a confirmé les enseignements et les espérances de son prédécesseur.

Redoublons donc de ferveur, pieux Coopérateurs et chers lecteurs, à l'égard du chaste époux de Marie, du père nourricier de Jésus, du saint protecteur de l'Eglise. C'est surtout durant le mois béni qui lui est consacré que nous serons heureux de l'honorer et de l'invoquer sous ce titre si cher à son cœur, de Patron du peuple chrétien. La sainte Eglise de Jésus Christ, hélas ! n'est pas moins

persécutée que ne le fut le divin Enfant encore au berceau. Comme alors, c'est encore saint Joseph qui est chargé du soin de la famille chrétienne, en proie à tant de menaces et de dangers. O Joseph, défendez l'Épouse de Jésus Christ contre la rage de ses ennemis ; inspirez au clergé et aux religieux si calomniés et si outragés la force et la constance au sein de la plus perfide persécution. Apprenez à ceux qui souffrent la résignation, la soumission que vous avez si bien pratiquée. Obtenez aux mourants la grâce d'expirer comme vous entre les bras de Jésus et de Marie.

Don Bosco et l'éducation

TROISIÈME PARTIE

Formation intellectuelle

III

Culture de la mémoire

Il ne suffit pas de cultiver l'intelligence, si l'on néglige la mémoire, car on peut dire que la mémoire est le vrai prolongement de l'intelligence, puisque c'est la faculté par laquelle l'intelligence conserve, reconnaît et utilise ses connaissances. A quoi servirait-il, par exemple, de comprendre un théorème de géométrie, si à l'instant on oubliait et les termes du théorème et ses preuves ? Serait-ce même possible d'exprimer un jugement, si l'on n'avait dans la mémoire deux notions pour en prononcer la ressemblance ou la dissemblance ? Comment tirer la conclusion d'un raisonnement si l'on n'a présentes à l'esprit les deux prémisses ? Supprimez la mémoire et il n'y a plus de connaissances d'aucune sorte : ni géographie, ni histoire, ni sciences, ni littérature ; l'esprit de l'homme n'est plus qu'une corbeille d'osier où l'on aura beau jeter de l'eau, il n'en restera jamais une goutte.

(1) Voir *Bulletin Salésien*, février 1901 et suivants ; janvier, mars 1902 et suivants.

Il est donc d'une importance souveraine de cultiver la mémoire. Voici comment parle de cette culture la pédagogie salésienne :

Trois moyens physiques, dit Don Barbéris, contribuent à conserver et à développer la mémoire : la régularité dans les veilles et le sommeil, un exercice modéré des forces physiques et mentales, et surtout la tempérance et la chasteté.

Comme moyens moraux, on peut dire que la vertu en général favorise le bon fonctionnement de la mémoire, car la vertu a toujours pour compagnes l'ordre, la paix intérieure, une disposition habituelle à penser et à réfléchir, conditions indispensables pour que la mémoire conserve toute son énergie. Au contraire le vice ne va jamais sans le désordre, la légèreté, la paresse intellectuelle l'insouciance et l'oubli.

Le professeur doit absolument s'appliquer à cultiver la mémoire de ses élèves. Pour cela il leur fera apprendre certaines leçons mot à mot, et se contentera, pour d'autres, du sens exact. Dans le premier cas, l'élève enrichit d'expressions nouvelles son vocabu-

laire; dans le second il grossit son bagage de connaissances et s'exerce à les exprimer. Le maître fera l'application de la première méthode au catéchisme et de la seconde à l'histoire sainte. En grammaire on exige la récitation textuelle des définitions, tandis qu'on laisse une certaine latitude pour les exemples.

Les récapitulations hebdomadaires, mensuelles, trimestrielles, semestrielles, annuelles contribuent à étendre et à enrichir la mémoire.

Certains maîtres cultivent la mémoire de leurs élèves par des leçons facultatives, accompagnées de récompenses. Alors l'élève studieux, aiguillonné par l'émulation, obtient des succès de mémoire prodigieux, mais il faut prévenir les excès.

Une leçon étudiée le soir est généralement mieux sue le lendemain matin, moyennant une simple revue.

L'étude faite à haute voix fixe plus profondément les choses dans la mémoire. Il en est de même des cercles qui obligent à parler et à discuter.

Il y a, disait un vénérable éducateur, trois degrés dans l'étude d'une leçon : 1^o Etudier pour comprendre ; 2^o étudier pour retenir ; 3^o étudier pour exposer ou professer. Voilà pourquoi rien ne fixe les choses dans la mémoire comme l'obligation de les répéter publiquement et d'en instruire les autres. Pour enseigner il ne suffit pas de retenir, il faut avoir compris à fond, et l'intelligence aide puissamment la mémoire.

A tous les degrés de l'enseignement on donne des *Morceaux choisis* à apprendre par cœur. Ils sont pris dans les chefs d'œuvre de la langue maternelle ou des langues étrangères. Quand il s'agit de la langue maternelle, il faut préférer la poésie à la prose, les termes sont plus châtiés, plus énergiques et plus propres à former le style du jeune écrivain. Dans les langues étrangères il vaut mieux apprendre la prose que les vers, car la prose est la langue courante dont il sera plus facile de se servir ; ce qui n'empêche pas quand une langue étrangère est déjà possédée suffisamment, de l'étudier dans la poésie, pour en mieux saisir toutes les nuances et la richesse.

* * *

Après ces considérations générales D. Bar-

beris entre davantage dans le détail des moyens mnémotechniques. Le maître, dit-il, est le grand facteur dans la culture de la mémoire, c'est lui qui l'aiguise et l'étend par l'exercice.

Il atteindra ce but en expliquant d'avance la leçon qu'il donne ; en ne la donnant ni trop courte, ni trop longue ; en la faisant bien prononcer dans la récitation ; en marquant immédiatement la note méritée ; en faisant des compositions de mémoire et des joutes soit individuelles soit collectives.

Le bon professeur rappelle toujours au commencement de la classe ce qu'il a dit précédemment : quand il a fait une exposition un peu longue, il la résume en terminant. Les devoirs qu'il donne ne sont ni trop faciles ni trop difficiles. Ils sont trop difficiles, quand la majorité des élèves n'obtient pas la note moyenne ; ils sont trop faciles au contraire quand la majorité obtient une note supérieure.

Les résumés faits de vive voix ou par écrit sont encore un moyen de cultiver la mémoire. Il en est de même des tableaux synoptiques bien soignés, où les idées principales sont placées en regard des idées secondaires, de sorte que l'œil devient un auxiliaire de la mémoire.

Les exercices, les thèmes où l'on applique les règles des différentes grammaires sont un excellent moyen d'apprendre ces règles et de s'en souvenir. Il en est de même des problèmes d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, de physique ou autres. Ils contribuent à caser définitivement dans la mémoire les notions ou formules scientifiques.

Nous savons combien Don Bosco était admirablement doué sous le rapport de la mémoire ; on peut dire que chez lui cette faculté était extraordinaire, presque merveilleuse, comme le prouve ce qui lui arriva au collège de Chateaufort d'Asti. Le professeur venait de lire un passage de Cornelius Nepos et de prier le jeune Bosco d'en faire la traduction mot à mot. Or celui-ci n'avait pas de livre à sa disposition. Pour se donner une contenance il prend à la hâte sa grammaire latine qui se trouvait sur la table, l'ouvre, et faisant semblant de lire, donne la traduction demandée sans rien omettre absolument. Les voisins rient de sa manière de faire. Le professeur ordonne qu'on lui fasse connaître

la cause de ce rire. Il l'apprit et fut émerveillé.

Mais non seulement la mémoire de Don Bosco était prompte, elle était encore tenace. À la fin de sa vie il citait de longues tirades des auteurs classiques qu'il n'avait pas revus depuis plus de 40 ans. Jusqu'au dernier moment il connaissait et appelait par leur nom chacun de ses fils qui se comptaient déjà par centaines.

Qui dira les services qu'une si belle mémoire rendit à Don Bosco, soit pour écrire chaque mois le petit volume des *Lectures Catholiques*, dont il fut longtemps l'unique rédacteur, soit pour composer l'histoire sainte, l'histoire de l'Eglise, l'histoire de l'Italie et tous ses manuels classiques. C'était encore la mémoire qui lui donnait en chaire la science en détail et rendait ses récits palpitants d'intérêt.

Si nous n'avons pas reçu de la nature une aussi riche mémoire que Don Bosco, cultivons néanmoins très soigneusement celle que Dieu nous a donnée, car la meilleure mémoire se rouille si elle est négligée; au contraire la plus ingrate s'agrandit merveilleusement par l'exercice: c'est un fait d'expérience,

Culture de l'intelligence

Pour traiter ce sujet nous nous inspirerons d'un auteur déjà cité, D. J. Barberis, dont les éléments de pédagogie sacrée sont étudiés dans les scolasticats et préparent les jeunes professeurs salésiens à leur mission éducatrice. Voici comment il parle de la culture intellectuelle.

La pédagogie intellectuelle, dit-il, est l'art de cultiver l'intelligence de l'enfant, de la développer et de l'enrichir par l'instruction. Il est bien évident que cet art doit s'inspirer de la nature même de l'intelligence humaine. Or notre intelligence est une dans son essence et multiple dans ses facultés. Il faut donc cultiver toutes les facultés de l'enfant, sans en négliger aucune, sans en préférer aucune, autrement on créerait une monstruosité comme si dans le corps humain, on travaillait à grossir la tête en déprimant des membres, ou à rendre une jambe plus longue que l'autre. D'où l'on voit que la pédagogie est fondée sur l'anthropologie, surtout sur la psychologie, et qu'une bonne pédagogie ne va pas sans une bonne philosophie.

D. Barbéris fait ensuite observer sagement que cultiver l'intelligence n'est pas la remplir de connaissances plus ou moins considérables, mais développer par l'exercice son énergie native. Instruire, dit-il, c'est proposer la vérité, la montrer à l'intelligence comme l'on montre aux yeux un objet matériel. On proposera donc la vérité à l'élève, mais en même temps on tâchera de la lui faire comprendre; on le fera réfléchir selon son âge; on lui fera chercher la vérité en lui-même et par lui-même. Pour cela il faut toujours aller du facile au difficile, du simple au composé, du principe à la conclusion; c'est ainsi que l'esprit s'exerce, acquiert des forces et pénètre toujours plus avant dans la lumière!

Les premières facultés qui se révèlent dans l'enfant sont: la perception: il voit, il touche, il entend; puis vient la mémoire qui, chez lui, est à la fois souple et tenace; ensuite l'imagination qui travaille sur les perceptions acquises ou les notions conservées dans la mémoire, pour les reproduire, les dépeindre et les combiner, car dès le bas-âge on trouve chez l'enfant des traces de l'imagination créatrice.

Il ne faut pas faire trop tôt raisonner les enfants; ils en sont incapables. Ils commencent par croire, par imiter, et ne sentent pas d'abord le besoin de se rendre compte. Pendant combien de temps ne font-ils pas la multiplication et même l'addition sans se demander le pourquoi de la méthode?

Cependant il faut parler de Dieu à l'enfant de très bonne heure: c'est l'avis de D. Barbéris et de tous les éducateurs dignes de ce nom, mêmes des éducateurs rationalistes, pourvu qu'ils soient spiritualistes. Voici la raison qu'ils en donnent. L'enfant, disent-ils fait vite la distinction entre les créatures qu'il voit et les créatures qu'il ne voit pas, mais dont il soupçonne l'existence. Suivons-le surtout à la campagne: « Maman, dit-il, qui donc a fait les pierres? — C'est le bon Dieu, mon enfant. — Qui fait les arbres? — C'est encore le bon Dieu. — Qui a fait le soleil? — C'est Dieu. — Qui est-ce qui fait pleuvoir? — C'est le bon Dieu. C'est le bon Dieu qui a tout fait; tout créé. — Où donc est-il, le bon Dieu? — Il est au ciel et aussi sur la terre, car il est plus grand que le ciel et la terre. Il est ici dans cette chambre. — Pourquoi donc qu'on ne le voit pas? — Parce

qu'il n'a pas de corps, c'est un pur esprit comme le vent. » Et ces réponses se casent dans la mémoire de l'enfant, le font réfléchir naïvement selon son âge. Ainsi la notion de Dieu créateur et souverain maître de toutes choses se développe dans ses jeunes années et devient un phare lumineux qui dirige sa marche dans la recherche de la vérité et jette un jour salutaire sur tout ce qu'il apprend par ailleurs.

On peut donc bien dire que Dieu est le soleil des intelligences. L'enfant a le droit d'être éclairé par le soleil, et ceux qui l'en privent sont des professeurs incomplets, pour ne pas dire inaptés et malfaiteurs qui aveuglent plus qu'ils n'éclairent.

La culture intellectuelle ne se fait pas sans un programme ordonné, où les vérités s'enchaînent et suivent une gradation ascendante. C'est ainsi qu'on procède dans les sciences exactes: arithmétique, algèbre, sciences physiques, philosophie, etc. Il en sera de même pour l'étude des lettres. On commence par les notions élémentaires de grammaire, puis vient la grammaire comparée, la littérature, la poétique, la rhétorique. Les exercices de composition française, les traductions, la lecture des bons livres forment le jugement de l'enfant, l'habituent à penser juste et à bien exprimer sa pensée, donnent à son style de la clarté, du naturel, l'initient à l'art de bien dire et de bien écrire.

Tel est le but des programmes de l'enseignement secondaire où l'on traduit des auteurs de difficulté graduée, soit en latin, soit en grec, depuis Lhomond à Virgile, Cicéron et Tacite, depuis Lucien et Xénophon jusqu'à Sophocle, Platon et Démosthène. Malheureusement les programmes indigestes du baccalauréat viennent de plus en plus se jeter à travers et remplacent la culture graduée et féconde de l'intelligence par les notions innombrables d'une érudition encyclopédique. Cultiver l'intelligence n'est pas la remplir de connaissances jusqu'à l'étouffer.

* * *

La manière d'enseigner, continue D. Barbéris, doit s'inspirer également de la nature des choses que l'on enseigne et de la capacité de ceux qui sont instruits.

Il y a deux espèces d'instruction, l'une réelle et l'autre instrumentale. Cette dernière

se réduit à la lecture et à l'écriture; les autres matières de l'enseignement font partie de l'instruction réelle.

L'instruction doit être claire. Pour cela il faut la proportionner au degré d'intelligence des élèves; autrement on parle dans le désert, puisque personne ne comprend. C'est généralement le défaut des savants qui ne sont pas nés professeurs, car plus un professeur est savant, plus il possède à fond la science, plus est clair; voilà pourquoi le grand Arago disait qu'il se faisait fort d'apprendre l'astronomie à un enfant de 12 ans. Dans ce cas le professeur gradue son enseignement, le coordonne, y met l'enchaînement logique qui est la condition de la clarté.

Il y a plusieurs méthodes d'enseignement, selon les matières qu'on enseigne; ainsi on enseigne autrement la géométrie que la littérature, la manière d'enseigner la grammaire ne ressemble pas à celle qu'on emploie pour la géographie. Mais les diverses méthodes considérées dans leur forme peuvent se réduire à trois, savoir: la méthode expositive, la méthode dialoguée et la méthode mixte.

La méthode expositive a lieu quand le professeur parle continuellement sans interroger ses auditeurs et sans être interrogé par eux; c'est la méthode des sermons, des cours de facultés.

La méthode dialoguée est de deux sortes: ou bien le professeur questionne l'élève pour lui faire découvrir la vérité en lui-même, comme découlant d'un principe évident ou d'une notion déjà acquise, et alors la méthode s'appelle socratique ou analytique. Ou bien au contraire on interroge l'élève pour s'assurer s'il sait une chose, comme cela a lieu dans les récapitulations et les examens, et alors on dit que la méthode est catéchistique ou synthétique. Enfin la méthode mixte comprend les deux premières.

La méthode expositive convient lorsqu'on s'adresse à des personnes d'un certain âge et déjà instruites. On emploie généralement la méthode dialoguée dans les écoles avec les enfants et les jeunes gens, tout en se servant quelquefois de la méthode expositive pour les habituer à faire attention et à suivre un raisonnement.

Le professorat est surtout une œuvre de sens pratique. Le bon professeur sait varier l'exposition de la vérité et s'assurer si ses

élèves le comprennent. Son but est d'instruire, de faire apprendre aux autres ce qu'ils doivent savoir. Pour atteindre cette fin, il prend les moyens. La culture intellectuelle repose sur la gymnastique intellectuelle qui ne va pas sans un travail persévérant et opiniâtre. Le meilleur professeur est donc celui qui travaille le plus et qui inspire à ses élèves une vive émulation pour le travail. Don Bosco, on le sait, recommandait le travail, le travail et encore le travail, mais il voulait le travail chrétien, le travail pour la gloire de Dieu et le salut éternel.

Il racontait à ce propos un rêve qu'il avait eu: « Il me semblait, disait-il, être dans une grande assemblée de démons. Satan était sur un trône et les autres diables l'entouraient. L'ordre du jour était celui-ci: Que pourrait-on bien faire pour empêcher Don Bosco de sanctifier les jeunes gens qui accourent si nombreux dans ses écoles? — On fit toutes sortes de propositions plus étranges les unes que les autres. Un démon s'avança et dit: Je crois qu'il faut enrichir les Salésiens; lorsqu'il seront riches, ils travailleront moins et ne feront pas autant de bien. Cette proposition fut rejetée, car l'on fit observer que si Don Bosco avait de l'argent, il fonderait encore plus de maisons, et le remède serait pire que le mal. — Un autre démon proposa de pervertir les Fils de Don Bosco par l'a-

mour du plaisir, mais la chose ne parut pas possible à cause de leur piété et de leur amour du travail. D'autres propositions furent encore faites, mais elles n'obtinrent pas l'assentiment de l'assemblée. Alors un petit diabolin, tout mal bâti, à l'air spirituel et rusé, s'avança et dit: Voici le moyen que je propose. Don Bosco aime l'étude et la science, c'est par là qu'il réussit à rendre ses écoles prospères et à sauver la jeunesse. Pouvons-nous encore davantage au travail en vue des brevets, des diplômes académiques et universitaires. Je crois que ce moyen aura des chances de réussir: on travaillera encore plus dans les maisons salésiennes, et on négligera la piété; les lauréats deviendront orgueilleux, formeront des élèves orgueilleux et nous aurons remporté la victoire. — Le président fit un signe d'approbation, et toute l'assemblée d'applaudir au discours du petit diabolin. Mais tout à coup des démons s'aperçoivent que j'étais là et que j'avais tout entendu. Furieux, ils se précipitent sur moi pour me tuer: mais alors je m'éveillai.

Ce songe me fit comprendre que la Madone voulait voir fleurir l'étude dans nos écoles, mais qu'elle ne voulait pas qu'on négligeât la piété, qu'il fallait travailler pour Dieu et que les diplômes viendraient par sucroit. »

CHRONIQUE SALÉSIENNE

La solennité de S. François de Sales et l'anniversaire de la mort de Don Bosco

29 Janvier — 31 Janvier. — Ce sont là deux dates fort rapprochées l'une de l'autre et qui représentent pour tous les Salésiens et leurs amis des jours de gloire et de deuil, d'allégresse et de tristesse. La première date nous rappelle l'apothéose au ciel du protecteur de la Pieuse Société Salésienne, saint François de Sales; la seconde nous fait souvenir de la mort du fondateur de cette même Congrégation, notre bon Père Don Bosco. Aussi Salésiens et Filles de Marie Auxiliatrice, enfants des Oratoires et des Patronages, Coopérateurs et Coopératrices, se font-ils un pres-

sant devoir de s'unir dans des sentiments de fervente piété et de reconnaissance filiale pour en même temps honorer le grand Docteur de l'Église et prier pour l'humble serviteur de Dieu.

Donc, le 29, le carillon de l'Oratoire de Turin chantait de grand matin ses airs des jours de fête, et l'église de Marie Auxiliatrice était pleine d'harmonies qui parlaient du ciel au cœur des nombreux fidèles qui s'y pressaient. Ceux-ci d'ailleurs, avec les enfants de la maison, s'étaient déjà préparés à la solennité par un triduum de prières et de communions et avaient entendu matin et

soir un éloquent orateur leur signaler les vertus qui leur étaient le plus nécessaires et qu'avait si bien pratiquées l'évêque de Genève.

Par sa régulière architecture, le sanctuaire de la Madone de Don Bosco est déjà magnifiquement décoré, et on ne sait ce qu'admirer le plus de ces hautes colonnes aux chapiteaux immenses, de ces vastes nefs, de sa coupole aérienne, ou de l'autel-majeur que domine le tableau de Marie Auxiliatrice, chef d'œuvre de Rollini. Que dire lorsque de superbes tentures, où l'or se mêle harmonieusement à la soie blanche et à l'écarlate, viennent encore, en se glissant le long des voûtes, en s'étagant autour des arcades, se réunir en gracieux festons et dessiner des motifs qui charment agréablement la vue. Je dois ajouter que l'autel dédié à notre saint Patron était tout simplement féérique, grâce à la décoration qu'il avait reçue.

Les Messes se succédèrent toute la matinée, et à dix heures, Monseigneur Scatti, évêque de Savone, qui avait bien voulu accepter l'invitation de notre vénéré supérieur général Don Rua, célébrait pontificalement les saints mystères, pendant lesquels la maîtrise de l'Oratoire se faisait entendre dans la messe de Rheimberger. Le soir, à l'issue des Vêpres, le prédicateur du Triduum, Don Carmagnola, résuma dans un langage vraiment admirable les enseignements qu'il nous avait donnés pendant les trois jours précédents, et il nous montra dans saint François de Sales le soldat intrépide de la cause de Dieu, dès son enfance et durant sa vie entière, en même temps que l'apôtre passionné de la douceur et de la charité envers tous. Le souvenir de Don Bosco venait naturellement sur les lèvres de l'orateur, comme il était au cœur de tous les auditeurs. Notre vénéré fondateur avait pris pour modèle l'évêque de Genève qu'il chercha et parvint à imiter. A nous les enfants de D. Bosco et les protégés de saint François de Sales de marcher sur leurs traces en nous imprégnant de plus en plus de leurs sublimes vertus.

Un salut solennel donné par S. G. Mgr Scatti suivit ce panégyrique, et les fidèles avant de quitter l'église tinrent à vénérer les précieuses reliques du Saint qu'un prêtre offrait à leur baiser.

Le lendemain voyait s'ériger au milieu du Sanctuaire un catafalque grandiose, représentation de celui qui reçut en 1888 la dépouille mortelle de notre bon et regretté Père Don Bosco, tandis que les cloches, si joyeuses la veille, faisaient entendre d'heure en heure le glas lugubre.

Quel aspect imposant présentait au matin du 31 l'église dépouillée de ses vêtements de fête et revêtue de ces émouvantes tentures de deuil qui se succédaient des orgues au maître-autel et venaient aboutir à une immense draperie faite de lames d'argent couvrant l'image de la Madone et garnie d'une seule croix majestueuse. Que de prières pour le cher défunt montèrent vers le ciel, que de communions furent faites pendant les nombreuses messes de la matinée. A 10 heures, Don Rua, supérieur général de la Congrégation salésienne, venait se placer derrière le catafalque, il était accompagné de tous les membres du Cha-

pitre supérieur et de quelques membres de la famille de D. Bosco. Une nombreuse députation de Filles de Marie Auxiliatrice et d'anciens élèves de l'Oratoire se groupaient dans la nef que remplissaient entièrement les amis du cher défunt et de l'œuvre salésienne. Pendant que la maîtrise exécutait la *Messe* de Don Pagella, S. G. Mgr Scatti montait au saint autel et offrait le saint sacrifice à l'issue duquel il donna l'absoute solennelle.

Sans doute les emblèmes de mort, semés sur les draperies qui garnissaient la vaste église, les chants plaintifs, le jeu saisissant de l'orgue, les tintements lents et prolongés des cloches, les ornements funèbres des officiants, les lueurs de tous les cierges qui scintillaient tout autour du catafalque parlaient de deuil et de tristesse, mais le cœur ne pouvait rester sous cette impression, et malgré soi on élevait les yeux vers la voûte de la majestueuse coupole, où une lumière habilement ménagée donnait à l'ensemble des belles peintures l'aspect d'une échappée dans le ciel, et on y contemplait Don Bosco doux et souriant auprès de sa radieuse Madone, entouré d'une foule d'anges et d'élus dont les saintes et triomphantes cohortes vont disparaissant dans le lointain des cieux. Alors, la parole prononcée par Léon XIII à l'audience de notre vénéré supérieur Don Rua, nous revenait à la mémoire: « Don Bosco, du haut du Paradis, vous assiste et vous protège. » Oui, nous en avons le ferme espoir, Don Bosco est au ciel et il intercède pour ses enfants, pour ses Coopérateurs et ses Coopératrices fidèles. Ne nous lassons cependant pas de prier, et demandons à Notre-Seigneur, par l'entremise de Marie Auxiliatrice et de notre glorieux protecteur saint François de Sales qu'il augmente encore la gloire de notre bon Père Don Bosco, et qu'il veille sur l'œuvre salésienne, principalement en ces jours où une portion de la famille est en proie aux angoisses les plus douloureuses.

Le 3^{ème} Congrès des Coopérateurs salésiens

Nous sommes heureux de faire connaître à nos chers lecteurs que plusieurs zélés Coopérateurs de Turin, après en avoir obtenu l'autorisation de notre Vénéré Supérieur Général, se sont constitués en comité à l'effet d'organiser à l'occasion de la fête de Marie Auxiliatrice au mois de mai prochain le 3^{ème} Congrès international des Coopérateurs salésiens.

Don Rua, dans l'audience du 5 janvier dernier, en a informé le Très Saint Père qui s'est empressé d'accorder sa bénédiction la plus spéciale sur les travaux préparatoires de ce Congrès. Le comité a tenu déjà une première séance le deux février, sous la présidence de S. Em. le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin; nous nous réservons d'en parler plus longuement dans le *Bulletin* d'avril.





PATAGONIE (*)

Excursions Apostoliques à travers la Pampa

Centrale

(Relation de D. Giovanni Hellestern)

Je m'arrêtai deux jours à la *Copellina*, et comme le propriétaire avait fait annoncer la venue du missionnaire, je pus exercer avec fruit le Saint Ministère. Cependant toutes les familles des alentours ne purent pas y participer à cause des grandes distances : celles-là même qui vinrent nous arrivèrent presque épuisées par la chaleur. Je fus avisé sur ces entrefaites que le fleuve Salado était complètement débordé, inondant la campagne sur plusieurs lieues. Que faire ? Rester là pendant des mois entiers ou risquer de me noyer sur ce fleuve plein de tourbillons ? Je me résolus à tenter la traversée auprès d'*Algarrobos*. Le fleuve était vraiment furieux et il était téméraire de confier sa vie à ses eaux impétueuses ; mais le Seigneur n'abandonne pas celui qui travaille pour lui et se confie en lui,

Le 23 décembre, à la nuit, j'arrivai à la *Ramada*, village distant de 5 lieues du fleuve et où plusieurs familles m'attendaient pour baptiser leurs enfants. J'accédai à leur désir, pendant la nuit même, je baptisais 40 enfants à ciel ouvert et à la lumière d'un petit brasier. J'avais à cœur de partir dès l'aube, mais comme les chevaux étaient fatigués, je dus remettre mon départ à l'après-midi et je n'arrivai au fleuve Salado qu'au soleil couchant. Je dormis naturellement en plein air, tourmenté par les moustiques, mais le pire

était qu'il n'y avait pas de radeau en cet endroit. C'est avec bonheur que je vis arriver l'agent et les ouvriers de M. Otto, avec un char et un canot, pour prendre les marchandises déposées sur l'autre bord du petit Salado. Quelle grande expérience montraient ces hommes dans ces travaux dangereux ! Le courant était violent, les bords du fleuve très marécageux, aussi craignais-je de perdre les chevaux et le *brek*. Mais ces braves gens par leur habileté sauvèrent tout. Je n'étais pas encore hors de tout danger, car il fallait franchir les nombreux marécages qui se trouvent entre le grand et le petit Salado, c'est-à-dire sur une distance de six lieues. Grâce à Dieu qui me protégea je pus parvenir sans mal aucun sur les bords du petit Salado le 25, et enfin le 26, j'étais en sûreté. Je dois une grande reconnaissance à tous ces ouvriers, car sans eux, je me serais infailliblement perdu au milieu de tous ces dangers. Les plus adroits succombent quelquefois, et cela est arrivé au bon agent de M. Otto qui, peu de jours après, se noyait en portant secours à ses compagnons.

Mission à la Esperanza. — Insuccès. — Retour à Victoria.

La Esperanza est la maison de commerce de M. Avellino Covian, mais en cet endroit la mission ne produisit pas tous les fruits que j'en aurais désiré, à cause du débordement du fleuve qui empêcha une grande partie des habitants d'y assister. M. Covian, espagnol, est pour ainsi dire le seul bon chrétien de cette région ; tous les autres sont adonnés à l'ivrognerie la plus répugnante. Je restai là six jours, puis je me mis en route pour Victoria en passant par la *Estancia* de M. Rodriguez. Peu s'en fallut que je ne disparusse dans une fondrière. Je fis là environ 30 Baptêmes, puis je bénis un mariage au

(*) Voir *Bulletin salésien* de février 1923.

Pozos de M. Léonte Blanco. Enfin quelques jours après j'embrassais le confrère D. Roggiero qui me croyait perdu. Cette mission avait été en effet d'une longue durée, mais le temps n'a pas été perdu. J'ai parcouru plus de 200 lieues. J'ai administré 130 baptêmes, 400 confirmations, 42 mariages et environ 40 premières communions.

Je vous prie de vouloir bien bénir

Votre très affectionné en J. C.

GIUSEPPE HELLESTERN, prêtre.

PATAGONIE (Terr. de Neuquen)

Visite pastorale et mission de Sa Grandeur
Monseigneur Cagliero

Chos-Malal, 17 Décembre 1901.

TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE D. RUA,

**En voyage — La caravane — Fuite
des chevaux vers Fortin Vidal —
Désagréments — Offices pontifi-
caux dans un ravin.**

Je vous envoie la relation du voyage de *Roca* à *Chos Malal* et les commencements de la mission que l'apôtre de la Patagonie, Mgr Cagliero vient d'effectuer et d'accomplir sur le territoire du Neuquen. Laisant à droite le Rio Negro, Monseigneur se dirigeait le 2 Décembre (en plein été pour notre hémisphère) vers Chos-Malal, capitale du territoire; il était accompagné de son secrétaire et de l'infatigable missionnaire D. Milanésio. Le Gouverneur, afin de rendre plus facile un voyage qui devait embrasser cinq ou six longues et fatigantes journées, nous avait envoyé, à Roca, il y a déjà plus d'un mois, deux soldats conduisant vingt mulets. Notre confrère, Edouard Genghini, nous accompagnait comme conducteur, et il avait pour l'aider à diriger les bêtes de somme un jeune *Arriero*. La caravane se composait donc d'un *Breach* pour Monseigneur et les Missionnaires, d'une charriot pour les différents bagages, et d'une trentaine de chevaux et mulets.

(*) Voir *Bulletin salésien* de Janvier 1903.

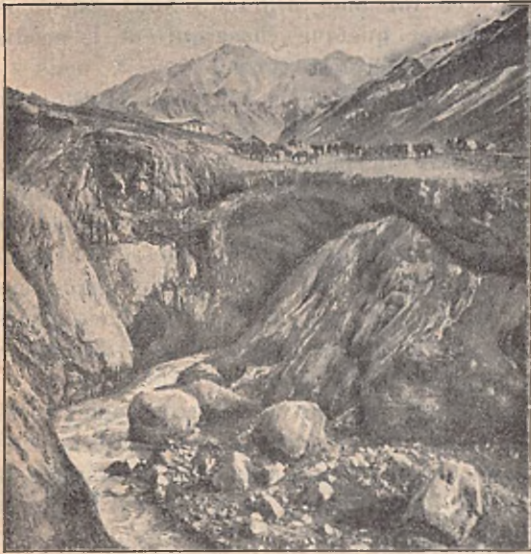
Impossible de décrire les difficultés et les dangers que nous rencontrâmes sur notre route, tant à cause du manque d'eau et de provisions que par les obstacles d'une route vraiment impraticable. Nous avions parcouru péniblement quinze lieues en suivant continuellement la rive gauche du Neuquen, lorsque nous arrivâmes à l'ancien *Fortin Vidal*, réduit aujourd'hui à une vieilleasure habitée par une pauvre famille chilienne. Nous passâmes la nuit sous des saules touffus qui embellissent les rives du fleuve, sans avoir d'autre lit que la terre dure et d'autre toit que l'immense manteau du ciel. Pendant la nuit, les mulets, je ne sais pour quel motif, s'échappèrent et il ne nous fut possible de les retrouver que le lendemain fort tard dans la matinée.

Il ne faut pas s'étonner que chevaux et mulets, encore presque à l'état sauvage, se soient enfuis, ne serait ce que pour chercher leur nourriture. Dans ces deserts, il est impossible de les tenir dans les écuries et les pâturages; on les détache et on les laisse errer en liberté dans les vastes prairies. Pour les réunir, on monte sur des chevaux rapides et on va les chercher pendant des heures et des heures entières; une fois rencontrés et non sans de grandes difficultés, on les pousse en avant et on les fait pénétrer dans un enclos entouré de haies et de palissades. Alors les *arrieros* jetant sur les animaux le lasso, long d'environ dix mètres, parviennent à les capturer les uns après les autres et à les seller ou à les atteler au char ou à la charette.

A ce contre temps fâcheux vint s'ajouter l'incident de notre cher Edouard Genghini. En voulant atteler une mule *chúcaro* peureuse et affolée, il reçut un tel coup dans la poitrine et au visage qu'il tomba comme mort. Son état parut à tous si grave que Monseigneur jugea urgent de lui administrer l'Extrême-Onction, et quelques instants après, persuadés qu'il était réellement mort, nous récitâmes le *De Profundis*. Il n'en était rien heureusement, et bientôt il donna signe de vie en rejetant par la bouche une énorme quantité de sang. Le bon Monseigneur attribua ce retour à la vie à la grâce du Sacrement et à l'assistance bien spéciale de Marie Auxiliatrice, sous le patronage de laquelle nous avons placé cette mission longue et périlleuse.

Ce tragique accident retarda encore notre marche, car nous dûmes soigner notre pauvre confrère pendant tout le jour. Vers le soir la divine Providence nous donna le moyen de transporter le malade à la maison salésienne de Roca où l'accompagna D. Milanésio. Là les soins les plus empressés furent prodigués au cher confrère, et au bout de quelques semaines celui-ci se trouvait hors de tout danger.

Durant tout notre séjour forcé à *Fortín Vidal*, plusieurs familles du voisinage vinrent



Territoire du Neuquén
Tricau-Malal — Cordillère del vento.

faire baptiser des enfants et légitimer des unions. N'ayant aucun endroit convenable qui put nous protéger contre l'ardeur d'un soleil tropical, nous fûmes contraints de nous établir dans un ravin bordé de nombreux saules touffus, et nous préparâmes ce qui était nécessaire pour l'administration des Sacrements. Nous avons terminé les cérémonies des baptêmes et des mariages lorsque arriva Monseigneur. Il revêtit le rochet et l'étole et s'assit sur un *faldistoir* d'un nouveau genre. Ce tabouret consistait en un vieux tronc de saule, couché sur le sol, et il avait pour baldaquin les feuilles vertes des arbres. Ce fut assis sur ce *siège épiscopal* que Monseigneur confirma les enfants qui venaient d'être baptisés et adressa la parole aux parents qui placés sur des tas de pierres l'écoutèrent avec

une grande foi et beaucoup d'attention. Il leur rappela les vérités de la foi, les encouragea à la pratique des vertus chrétiennes et leur recommanda la récitation du Rosaire et des prières du matin et du soir. Il termina en leur disant de considérer leurs maisons comme de petites églises où le Seigneur miséricordieux les écouterait en bon Père s'ils avaient soin de se conduire en vrais fils: il leur donna enfin sa bénédiction qu'ils reçurent avec une touchante émotion.

**Le long de la vallée du Neuquén —
Quatre-vingt lieues — Les yeux
de Peau — À Cortaderas — Cha-
pelle mobile — Sur la Cordillère
del Vento — Un frein nouveau sys-
tème — Accueil et réception.**

Le voyage le long de la vallée du Neuquén fut très pittoresque et tout à fait romantique. Des tableaux et des paysages vraiment surprenants se montraient sans interruption à nos yeux ravis. On aurait dit d'anciens châteaux, des colonnes, des statues, des palais et des forteresses, œuvres merveilleuses de l'art, tandis que ce n'étaient que des jeux, des fantaisies de la nature, formés par les pluies, les éruptions et le temps. Au soir du 4 Décembre, nous arrivons à *Añelo*, petit village et premier poste des fortins occupés par la garnison de *Chos Malal*. Le lieutenant Zabala nous reçut avec beaucoup de courtoisie, et Monsieur Garraycochéa, juge de paix, se fit un honneur de nous offrir l'hospitalité: il transforma une de ses chambres en chapelle pour la célébration de la sainte Messe et l'administration des sacrements. La nouvelle de l'arrivée de l'Evêque et des Missionnaires se répandit bientôt et de nombreuses familles voyagèrent toute la nuit pour faire baptiser leurs petits enfants ainsi que des garçons et des jeunes filles de 12 à 15 ans. Quelle peine nous éprouvâmes en constatant la complète ignorance dans laquelle vivent les habitants de ce pays! Il suffit de dire qu'à *Añelo* c'est à peine si nous avons rencontré une famille chrétienne unie par les liens du sacrement de mariage. Quant aux autres!... Cet état si triste brisa le cœur de Sa Grandeur qui s'employa de toutes ses forces à remédier à un mal si funeste à la religion et au salut des âmes.

Nous voyions le lendemain D. Milanésio

nous rejoindre, et avec lui nous partions de grand matin dans la direction de *Ojos de Agua* et de *Carranza*. Ce sont deux petits postes de soldats situés au milieu d'une plaine complètement stérile d'une étendue de près de 25 lieues couvertes de sable. En nous approchant de la chaîne de la *Precordigiera Andina*, nous avons gravi quelques rampes rapides et dangereuses, car nos mules n'étaient pas faciles à diriger, et souvent même, elles paraissaient affolées. Comme je veux être bref, je passe sous silence les différentes péripéties douloureuses de ce trajet, les heurts, les secousses, les frayeurs que nous eûmes, le manque d'eau et d'aliments, et par conséquent la faim et la soif que nous enduremes pendant les 400 kilomètres qui séparent *Roca de Chos Malal*.

Nous parvenions vers une heure de l'après-midi à *Ojos de Agua*, où deux soldats du fortin nous offrirent un morceau de viande grillée et un peu d'eau qui dé coulait d'une petite rigole en forme d'œil. Oh! combien grande est la Providence divine! Sans cette petite source, il serait absolument impossible non seulement pour les hommes mais même pour les animaux, de traverser ce triste et aride désert.

Poursuivant notre route, nous arrivons très tard dans la nuit à *Agua de Latos*, petit étang d'eau salée d'où s'envolent des canards sauvages. Cela va sans dire que nous devons dormir sur la terre nue, enveloppés de nuages épais de sable que soulève le vent. et... sans souper! Nous réussissons à découvrir un *sillon* où Monseigneur peut se coucher sur une couverture, un peu garanti contre le vent. Le lendemain matin, veille de l'Immaculée-Conception, nous repartions, et au bout de trois heures nous passions à *Fortino Carranza*.

Le soleil semblait de feu, et le sable de cette horrible route n'était pas moins brûlant. Là, nous obtenons par grande faveur du caporal commandant le fortin, un soldat qui, très expérimenté, nous accompagne tout le jour et toute la nuit. A l'*Aguada di Crespo*, nous pouvons nous reposer quelques instants dans une grotte et nous nous restaurons avec un peu de viande que la chaleur avait déjà pour ainsi dire gâtée. Quelques kilomètres plus loin, nous découvrons pour nous et nos chevaux une précieuse source; nous changeons de montures, nous reprenons notre route et...

en avant pour toute la nuit. A l'aube du 8 Décembre, nous étions à *Cortaderas*, endroit où abondent les buissons de *ciseracee* dont les feuilles effilées et très dures coupent les mains et le visage de celui qui les touche. L'infatigable confrère D. Matteo Gavotto nous y attendait avec bon nombre de bêtes de rechange et quelques amis de Chos-Malal. La nuit était très obscure et il n'eut pas été possible de se voir si ces braves gens n'auraient éclairé le chemin en allumant un grand feu. Nos montures trouvèrent en ce lieu de l'eau et de la paille en abondance, mais pour nous ce fut bien différent. Nous espérions rencontrer quelque chose qui eût, je ne dis pas, contenté notre grand appétit, mais au moins calmé l'aiguillon de la faim. Mais quelle ne fut pas notre déception! le *zarrino* (espèce de renard du pays), avait, durant la nuit, trouvé de son goût la viande que D. Gavotto nous avait préparée, et il ne nous restait plus rien à manger! Nous dûmes nous contenter d'un peu de pain que nous arrosâmes avec l'eau du ruisseau, et nous cherchâmes sur l'herbe molle du campement un peu de repos pour nos membres fatigués.

L'aurore nous réveille avec ses splendeurs. Le soleil, déployant toute sa magnificence au dessus des cimes dorées des montagnes, la nature dans toute sa beauté orgueilleuse, les harmonieux concerts de milliers d'oiseaux et le doux murmure du ruisseau, élèvent nos âmes vers Dieu et nous invitent à chanter les louanges de MARIE Immaculée. En peu d'instants nous avons transformé notre *brack* en une simple mais pieuse chapelle où Don Gavotto célèbre la sainte Messe, tandis que Monseigneur, entouré de nous tous, récitait à haute voix le Rosaire. Une heure ne s'était pas écoulée que nous nous remettions en voyage pour *Chos-Malal*, laissant derrière nous la haute chaîne de *Ohuca-Nahuida* et voyant devant nous le superbe volcan *Thromen*, couvert de neiges.

De *Cortaderas* à *Chos Malal*, les routes sont praticables et mieux entretenues; on le doit aux efforts et à l'activité du Gouverneur du Territoire. Cependant il ne manque pas de pentes assez rapides et parfois dangereuses qui nous obligent à prendre de grandes précautions. Nous voyageons toute la journée du 8, dans l'espoir d'atteindre avant le coucher du soleil Chos-Malal; mais nos espérances sont

dégués, et la nuit nous surprend à *Chacabuco*, près de la Cordillère del Vento.

Enfin le matin du 9 paraît, et comme il ne nous restait plus que quelques heures de voyage, nous partons avec grand entrain, et nous parvenons bientôt à Chos-Malal. Comment exprimer l'accueil qui nous fut fait par le Gouverneur, les autorités civiles et militaires et la population toute entière. La musique du 7^e Régiment de Cavalerie sonnait de ses meilleurs morceaux accompagna Monseigneur jusqu'à l'église paroissiale, où ce dernier entra sous une véritable pluie de fleurs. Le chant du *Te Deum* fut entonné et Sa Grandeur donna la Bénédiction du T. S. Sacrement. Puis Elle voulut adresser quelques paroles de remerciements et de louanges à ce bon peuple et aux autorités qui venaient de le recevoir avec de telles démonstrations, et Elle termina son improvisation en déclarant ouverts les exercices de la Mission solennelle.

* *

Chos-Malal, 28 Décembre 1901

Description du pays — Mission consolante — Visites — Missionnaires ambulants.

La petite ville de Chos Malal se trouve à l'extrémité-nord du Territoire et occupe la meilleure partie d'une charmante vallée très fertile. Sa fondation est récente, puisqu'elle a pris naissance en 1889, lorsque le Gouverneur la choisit pour résidence. Sur sa droite coulent les eaux du Neuquen qui donne son nom à tout le territoire. Sur sa gauche descend le fleuve *del Curileo* qui arrose une bonne partie de la vallée de Chos-Malal.

Ce petit pays est situé au centre d'un vaste amphithéâtre, formé par les plateaux circonvoisins et par les hautes cimes des Cordillères. Le climat est sec et de forts vents soufflent sur toute la région; cependant de fréquentes gelées constituent un sérieux danger pour les plantes et les arbres fruitiers, de beaux vignobles et d'agréables jardins embellissent les alentours de Chos-Malal qui est la résidence du gouverneur, du juge de paix et du 7^e régiment de cavalerie. Les employés sont argentins, les commerçants sont français et allemands, les industriels sont italiens et exercent les arts les plus communs et les plus usuels. Le gros de la population

du pays et des vallées voisines est chilien.

La Mission donnée dans cette charmante petite ville dura 17 jours qui furent des jours de bénédiction et de paix. L'affluence du peuple aux cérémonies du matin et du soir fut telle que la modeste église de l'endroit n'était pas capable de la contenir. Par bonheur les fenêtres n'étaient pas trop hautes, et à plusieurs reprises on dut les ouvrir toutes grandes ainsi que la porte principale, afin de permettre à ceux qui ne pouvaient pas



Territoire du Neuquén.

Lac Carri-Lauquén.

pénétrer dans l'église d'entendre la parole de Dieu. J'ai rarement vu dans ma vie un spectacle plus magnifique de foi et de piété chrétienne. Cette église paroissiale me semblait à certains moments être devenue un de ces célèbres sanctuaires où aux grands jours accourent les pèlerins de tous pays.

Sans m'étendre sur tous les exercices de cette bénie mission, je dois dire que Mgr Cagliero prêchait trois et même quatre fois par jour avec un zèle et une éloquence vraiment apostoliques, et c'était plaisir de voir le peuple haletant rester suspendu à ses lèvres, tandis que la divine parole opérait

dans les cœurs et produisait de véritables prodiges de conversion.

Les principales familles de Chos-Malal tinrent à visiter plusieurs fois Monseigneur qui leur rendit leurs visites et laissa partout la plus grande impression de bonté. Le Gouverneur, le Juge, le Commandant de la garnison et les autres autorités du Territoire méritent aussi tous les éloges pour la coopération active et dévouée qu'ils ont apportée à l'œuvre de la Mission.

Le 14 Décembre, Monseigneur envoya Don Milanesio et D. Gavotto donner une mission à *Malbarco* et aux villages voisins de *Matancilla*, *Pichinires* et *Las Orejas*, où se trouvaient bon nombre de familles retirées sur les hauts plateaux des Cordillères.

En ces endroits règne la foi dans toute sa beauté, et la fréquentation des Sacrements y est si générale qu'on trouverait difficilement une personne qui ne communie plusieurs fois par an. Les coutumes toutes patriarcales, le respect et l'obéissance des enfants pour les parents, la simplicité, la modestie, l'amour de la prière et du travail, l'admirable activité avec laquelle ils ont transformé les vallées des Andes en magnifiques et fécondes plantations, ce sont-là autant de choses qui frappent l'esprit et font naître le désir de ne plus se séparer de ces chères populations.

* * *

Fête de la première Communion — Dans les prisons — Nouvelle institution — Au lit d'un malade — La nuit de Noël.

La touchante fête de la première Communion des garçons et des filles de Chos-Malal eut lieu le 15 Décembre. Avec quelle ferveur ces nombreux petits anges de la terre firent monter vers le ciel d'ardentes prières pour le bien de la République menacée en ces jours-là même, du terrible fléau de la guerre.

Les pères et mères de famille participèrent en grand nombre au Banquet Eucharistique et associèrent leurs prières à celles de leurs enfants afin d'obtenir de Dieu la paix entre les Républiques sœurs.

Le zèle apostolique de Monseigneur s'étendit aussi sur les pauvres détenus, et, accompagné des principales autorités civiles et militaires, le bon évêque tint à visiter la prison et à se mettre à la disposition des détenus.

Ceux-ci furent touchés de la pitié miséricordieuse du Prélat, et tous acceptèrent de prendre part à la mission. Ils assistèrent à un triduum de prédications qui leur furent faites dans la prison même et tous se confessèrent et communiaient au moins une fois. Ils voulurent eux-mêmes préparer et orner l'appartement dans lequel Monseigneur baptisa solennellement trois Indiens de plus de 40 ans, célébra la sainte Messe de communion générale et donna la Confirmation à 13 prisonniers. Il fit ensuite apporter du pain et du chocolat et voulut déjeuner et converser familièrement avec eux tous. Ces pauvres malheureux ne savaient comment manifester leur reconnaissance envers un si bon père et tous promirent de continuer à être partout d'excellents enfants.

Avant que de terminer la Mission, Monseigneur fit dans l'église paroissiale une intéressante conférence aux dames de la ville, à seule fin d'établir la pieuse association du Sacré-Cœur de Jésus, qui, ce jour-là même fut installée.

Dans ces populations nouvelles du Vicariat, jusqu'ici privées d'églises et de prêtres, composées d'éléments hétérogènes où l'on rencontre presque tous les types européens, et qui émigrent à la recherche de l'existence et des intérêts matériels, la piété et les autres vertus chrétiennes vont se perdant et finissent par disparaître complètement. La foi elle-même s'affaiblit et avec elle la pensée de Dieu, de l'âme et de son immortalité, et on oublie jusqu'à la fin pour laquelle on a été créé, la récompense du Ciel en s'exposant au grave danger de la damnation éternelle.

Pour obvier à un tel malheur, Monseigneur établit parmi toutes les petites populations de la Patagonie l'association du Sacré-Cœur de Jésus et la Communion Réparatrice. Chose vraiment admirable! A peine cette pieuse pratique fut-elle en usage que la piété refleurit et la fréquentation des sacrements augmenta.

Une commission de Messieurs se présenta aussi à Monseigneur pour lui demander d'établir une pension-collège dirigée par les Filles de Marie Auxiliatrice, et absolument nécessaire pour l'éducation chrétienne des jeunes filles de cette région. Sa Grandeur bénit ce louable projet, promit son appui et exhorta ces Messieurs à travailler et à recueillir les

fonds qui permettront de conduire à bien cette nouvelle entreprise.

Je ne veux pas laisser passer sous silence une circonstance qui révèle et fait encore mieux ressortir le zèle et l'esprit de sacrifice qui anime l'apôtre de la Patagonie.

Nous étions au 21 Décembre, et Monseigneur un peu fatigué se reposait sur une chaise, attendant l'office pontifical de Minuit, lorsque se présente un homme qui lui dit qu'un employé du gouvernement se trouvait gravement malade. On craignait d'un moment à l'autre une catastrophe, et le moribond désirait s'entretenir en secret avec Monseigneur



Territoire du Neuquén
Passage du Rio Curilleo.

Le Prélat se lève immédiatement et dit : « Allons-y vite. » Nous croyions que le malade en question demeurait dans la ville ou au moins tout près, tandis qu'au contraire il habitait à une distance de plus de deux kilomètres. Sa Grandeur semblant ne plus ressentir aucune fatigue se met en marche à la seule lueur du clair de lune, il hâte le pas, arrive à temps pour entendre la confession du malade, le prépare à la réception des sacrements et lui donne la bénédiction de MARIE Auxiliatrice.

Pendant ce temps, la population réunie

dans l'église attendait avec anxiété le retour du Pasteur aimé. Celui-ci y arrivait à onze heures et demie, revêtait les ornements sacrés et comme s'il n'y eût rien eu commençait le solennel office de Minuit, célébrait très dispos les trois messes, distribuait, en vertu d'un Indult, la Communion à de très nombreux fidèles, faisait l'homélie et donnait la Bénédiction Apostolique.

Disons ici qu'au retour de Monseigneur de la Mission donnée pendant douze jours à *Tricau-Malal*, le malade avait déjà quitté son lit, et il venait se présenter à Sa Grandeur pour le remercier de sa grande charité et lui avouer qu'il était certain que sa guérison était due à MARIE Auxiliatrice dont il avait reçu la bénédiction.

La si belle fête de Noël, la clotûre solennelle de la Mission et la paix signée en ce jour même entre les deux Républiques (Argentine et Chili) furent des motifs de joie universelle pour la population de Chos-Malal.

Les fruits recueillis pendant cette Mission ont été abondants, et nous espérons bien qu'ils seront durables.

(A suivre.)

À TRAVERS L'ÉQUATEUR (°)

(Impressions de voyage)

PREMIÈRE PARTIE Du Pacifique aux forêts de l'Amazonie

Le Capitaine.

— Père! Père! — Cette parole prononcée assez fort vint un peu éclairer notre horizon qui était jusque là bien obscur, comme on doit se l'imaginer.

— Père! Vous ne me reconnaissez donc pas?

— Oui! je te reconnais. N'es-tu pas Hyacinthe Florès, notre ancien élève de Quito? Mais comme tu as grandi!... Et quelles belles moustaches!... Et puis... ces galons!... Parbleu! Tu occupes donc un poste important?

— Je suis le Chef de la police.

— Alors, Mr le Capitaine, quelle est votre autorité dans ce pays?

(*) Voir Bulletin Salésien de janvier 1903,

— J'occupe la première place après le Commandant, mais aujourd'hui je suis le maître, car le Commandant est absent.

— Hé bien ! Il s'agit de nous tirer d'embarras. Nous voulons nous rendre à Guataxi, sur le dos de quelque monture, ou même par le train onze qui est celui de S. François d'Assise.

— Des chevaux à cette heure... répartit le Capitaine, ouvrant de grands yeux....., mais c'est aussi difficile que de voler. Quant à aller à pied, c'est chose inouïe et pleine de dangers. Ecoutez : Il n'y a pas autre chose à faire que de passer ici la nuit, et demain nous trouverons tout ce qui nous sera nécessaire.

— Mais où passer la nuit, par ce froid ?

— Oh ! ne craignez rien. Ici il y a plusieurs hôtels pour faire un bon souper, et pour le logement, j'ai les clefs de deux bonnes maisons qui ne m'appartiennent pas, mais qu'on loue aux personnes recommandables. Venez avec moi chez un homme qui vous portera volontiers vos quelques bagages et pourra très bien vous aider, car c'est un homme supérieur qui a une certaine autorité.

Résignés donc à notre sort nous suivons notre ami providentiel qui nous conduit d'abord chez l'homme supérieur, puis à l'hôtel. Ce n'était encore là qu'une tente de toile blanche comme toutes les autres, composée de deux pièces. La première était le débit de boissons et le restaurant avec une petite table pour les clients ; la seconde comprenait la cuisine et le logement de l'hôtelier et de sa famille.

Nous nous assimes à table comme nous pûmes, en glissant notre tête et notre dos entre la petite table et la toile qui servait de muraille et de toit. Certes le souper n'était pas des plus somptueux, il fut cependant bien accueilli par un estomac de voyageur. Il n'en fut pas ainsi de Monseigneur Costamagna qui se contenta de deux œufs.

Jasper.

Le souper terminé, nous eûmes... une représentation.

Quelques notes étranges précédèrent l'entrée dans la tente-hôtel d'un nègre de la Jamaïque qui grattait de la guitare. Il paraissait avoir 25 ans, il était de moyenne taille, boiteux, les yeux vifs toujours en

mouvement, les lèvres souriantes sous deux moustaches hypothétiques.

Accueilli par un geste amical il s'assit devant nous et commença la séance. Au début les notes sortaient en groupes irréguliers, par bonds et cahots, puis la musique se fit plus lente et comme expirante. La valeur du *maestro* n'était pas trop fameuse, et cependant cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que l'hôtel était rempli de faces noires et d'yeux joyeux, d'amis et compatriotes de l'artiste, tous ayant le plus vif désir de bien accueillir les inconnus, comme ils nous désignaient. Pour cela donc, ils engagèrent le musicien à faire entendre sa voix, et celui-ci, après s'être fait trois ou quatre fois prier, se décida enfin à ouvrir la bouche. Rien ne sortit tout d'abord, si ce n'est qu'une exhalaison alcoolique répugnante; puis notre homme ayant, je crois, réussi à vaincre d'énormes difficultés en toussant et crachant grossièrement, commença à nous faire entendre des notes courtes, saccadées, indécises qui peu à peu prirent corps dans un chant affreusement rauque, ironiquement accompagné par une mélodie très douce. Les strophes nous semblaient tirées de l'anglais, mais la traduction en avait dû être faite par le chanteur lui-même dans le mauvais espagnol qu'il parlait. Quelle cacophonie, lorsque après un couplet, on entendait de tous les coins de la tente répéter ce refrain bizarre : *Lágrimas, lágrimas, poloma blanco*, c'est à dire, *pleure, pleure, blanche colombe!* — Le guitariste inclinait alors la tête, et voulant agréablement sourire, et ajouter au pathétique du chant, découvrait aux spectateurs deux rangées de dents très blanches, et tournait les yeux en haut de façon à en montrer le blanc. Puis il les fermait brusquement comme par modestie et laissait tomber sa tête crépue sur les cordes de l'instrument.

Les applaudissements se faisaient alors entendre et il pouvait prendre un peu de repos, mais il ne tardait pas à recommencer un nouveau couplet avec la même mimique et une exaltation toujours croissante. — Sur ces entrefaites ses compagnons s'approchèrent de nous pour nous dire quelques paroles et surtout nous entendre; nous nous aperçûmes qu'ils étaient presque tous protestants, ou plutôt ces pauvres mercenaires ne sachant pas lire la Bible ne savent pas quelle religion

ils professent. Aussi primes-nous la résolution de repasser au milieu d'eux afin de les instruire dans notre sainte religion.

Enfin, après de nouveaux couplets suivis de plus tumultueux applaudissements, Monseigneur remit à tous les spectateurs une médaille ou une petite image; quant à *Jasper*, c'était là le nom de notre gracieux dilettante, il lui donna une grande médaille d'argent.

Peut-être ne s'aperçut-il pas de la valeur du métal; toujours est-il que lorsque nous sortions de l'hôtel, au moment où nous prenions congé de ces chers amis l'artiste me glissa à l'oreille: *Père: donnez-moi de l'argent*, je lui répondis aussitôt: « Fouille donc dans ta poche, tu vas en trouver! » Je lui avais parlé en anglais: il le comprit, car il manifesta son contentement et se laissa tomber sur un banc.

Une fois dehors avec le bon capitaine, nous nous laissons guider par les étoiles qui ne nous conduisent pas à Béthléem, mais au logement annoncé, tandis que le sympathique Jasper avait repris sa guitare et la faisait de plus en plus gémir en lançant à tous les échos les fameux *Lágrimas, lágrimas, paloma blanco*.

(A suivre).

◆◆◆◆◆

VÉNÉZUELA

Un baptême en pleine mer

(Lettre de D. Joseph Oreni)

TRÈS VÉNÉRÉ D. RUA,

B IEN qu'elles arrivent en retard, j'espère que vous voudrez bien agréer ces quelques nouvelles de notre voyage. Je sais que d'autres confrères vous ont déjà écrit à ce sujet; aussi me limiterai-je à un épisode qu'on a du laisser de côté. Le 16 novembre était jour de fête sur le navire. Une petite fille y était née et on devait procéder au Baptême. Aux mâts du navire flottaient les drapeaux de toutes les nations, et tout le côté tribord était orné de belles tentures. Je fus chargé de conférer le sacrement de Baptême. Le capitaine Mr Francesco Schiaffino accepta d'être le parrain, et Mme Luigia Ravello la marraine, et ils

donnèrent à leur filleule les prénoms de Luigia, Enrica, Etruria. Tous les passagers assistèrent respectueusement à la cérémonie, et à l'issue de celle-ci on fit une collecte qui rapporta une centaine de francs que l'on remit au père de la nouvelle petite chrétienne. C'est un Arabe des plus pauvres; il sautait de joie et ne savait comment manifester sa reconnaissance. Des dames confectionnèrent aussi une gentille petite robe. Notre conversation pendant toute la journée roula sur la cérémonie, et plusieurs ajoutaient: « Nous aimons mieux avoir à nous réjouir d'un baptême qu'à déplorer la mort d'un d'entre nous! Que Dieu nous délivre de la mort sur mer. » Qui aurait jamais cru qu'un mois après, le 16 décembre, sur le même navire *Etrurie*, notre confrère Rossetto Giovanni, passerait du temps à l'éternité?? Comme elle est bien vraie cette parole des Sts Livres, que nous devons toujours nous tenir prêts, car la mort est comme un voleur, et nous surprend à l'improviste. Mais notre confrère était prêt, come vous avez pu le voir par la lettre mortuaire, et il s'était préparé par une bonne confession, avant de s'embarquer pour ce long et périlleux voyage.

Recevez, bien cher Père, les hommages affectueux de mes confrères et de celui qui se dit votre très obéissant serviteur et enfant

JOSEPH ORENI, prêtre.

Une nouvelle colonie chez les Indiens Coroados

(Lettre de D. Giovanni Balzola)

Bareiro (Cuyabá), Colonie du Sacré-Cœur de Jésus,
2 février 1902.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE D. RUA,

Grande et bonne nouvelle! L'établissement d'une nouvelle colonie chez les Indiens Coroados est un fait accompli. Que n'ai-je une plume exercée pour exalter, comme je le devrais, la divine Providence qui nous a si visiblement protégés pendant ce long voyage de plus de 500 kilomètres, à travers des régions sauvages et d'une durée d'un mois. Béni soit le Sacré-Cœur de Jésus auquel nous avons consacré la nouvelle colonie; et vous, cher Père, recevez favorablement cette courte relation que je vous envoie.

L'adieu — A Coxipò — Visite nocturne — Notre cabane de la nuit de Noël — Aventures de mulets.... et de missionnaires.

Le 15 novembre 1901 fut un jour solennel pour notre collège de Cuyabà, et j'ajoute, pour les annales de nos Missions. Une troupe de missionnaires et de Sœurs de Marie Auxiliatrice, agenouillés devant le T. S. Sacrement dans notre église de S. Louis de Gonzague, répétaient ces émouvantes prières des Adieux qui ont désormais rendu à tout jamais célèbre le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Quels moments attendrissants! Il venait enfin de naître ce jour où allaient commencer à se réaliser les rêves de l'inoubliable Évêque *des Sauvages*, le regretté Mgr Lasagna et de notre bon Père Don Bosco.

Nous partîmes aussitôt pour Coxipò où nous passâmes la nuit dans notre maison de cette ville, et le lendemain, après que les Sœurs de Marie Auxiliatrice nous eurent rejoints, après une dernière visite à l'autel où réside Notre Seigneur après les salutations et les souhaits de nos futurs confrères, nous nous éloignâmes définitivement du monde civilisé pour nous enfoncer dans les forêts. Don Malan, notre cher inspecteur, avait tenu à nous faire quelques pas de conduite et il aurait bien voulu nous accompagner plus loin, mais les offices de la Neuvaine de Noël l'obligèrent ainsi que le directeur de Coxipò à nous quitter. Ce ne fut pas toutefois sans nous avoir donné sa bénédiction que nous reçûmes à genoux. Puis, tout joyeux à la pensée de faire la volonté du Seigneur, nous continuâmes notre route.

Après quelques heures le ciel s'obscurcit et une petite pluie fine se mit à tomber, mais nous éperonnâmes nos montures et nous arrivâmes à l'endroit fixé pour le premier campement sans être trop mouillés. Il n'en fut pas de même des pauvres gens qui conduisaient les bêtes de somme chargées de nos provisions, et qui, obligés d'aller plus lentement, furent complètement trempés.

Je ne crois pas nécessaire, bien cher Père de vous décrire point par point et avec grande précision toutes les différentes péripéties de notre voyage. Que l'on songe seulement qu'entre missionnaires, sœurs et guides nous étions dix-sept personnes et qu'avec nous, outre nos montures, il y avait encore

18 bêtes de sommes nécessaires pour transporter à Barreira les objets les plus indispensables pour l'établissement d'une nouvelle colonie; que l'on songe, dis-je, à tout cela et l'on pourra facilement s'imaginer les curieux épisodes, les bizarres aventures qui, plus d'une fois, vinrent rompre la monotonie du voyage et aussi, hélas! nous causer bien des soucis. Je ne crois pas non plus qu'il soit convenable de me perdre dans des descriptions exagérées sur les endroits que nous traversions, les montagnes que nous avions à gravir, les fleuves et les rivières qui semblaient vouloir nous empêcher de continuer notre marche, car tout cela, vous devez certainement le connaître par D. Malan qui vous a raconté le voyage d'exploration qu'ensemble nous avons fait pour fixer l'emplacement de la nouvelle colonie. Je me contenterai donc de vous narrer les particularités les plus importantes, et je commencerai par vous décrire la manière dont nous avons passé la première nuit.

Nous avions, comme je vous l'ai déjà dit, atteint l'endroit où devait se faire notre première halte. On dressa les tentes, on mangea rapidement et après les prières récitées bien pieusement tout le monde se coucha. A minuit précis, pendant que nous dormions tranquillement, les chiens se mirent à aboyer très fort. Je m'éveillai en sursaut et j'entendis un confrère qui criait:

— Père, ce sont des soldats! — Et quelques secondes après: « Non, ce sont des Indiens! »

Je me lève aussitôt et je vois en effet à la clarté de la lune une troupe d'Indiens, parfaitement armés, qui s'approchent. A peine m'ont-ils reconnus qu'ils poussent un cri de joie et s'écrient:

— *Bari! Bari!* (Père! Père!) — Et je leur réponds aussitôt:

— *O Borörö, caibà achè gigi?* (O Borörös, où allez-vous?).

Nous échangeons encore quelques mots et ils me demandent à manger.

— *Curibioru, Bari!* (Nous avons faim, Père!)

Je leur donnai de la nourriture et ils me dirent qu'ils allaient à Cuyabà. Lorsque je sus le but de leur voyage, je leur fis promettre qu'à leur retour ils viendraient me trouver à la nouvelle colonie. Après avoir mangé, ils s'étendirent sur des peaux de

bœufs que je leur prêtais et ils s'endormirent auprès de nous. Je les comptai : ils étaient quinze. Le lendemain, au moment où ils partaient, je les priai d'aller trouver au Collège de St Louis D. Malan, leur disant qu'il leur ferait quelque beau cadeau, mais tous de me crier immédiatement : — *Papera, Bari* (Une lettre, Père). Je leur écrivis deux lignes et ils partirent complètement satisfaits. Comme je m'étais aperçu que par pénurie de bêtes de somme, j'avais encore laissé à Cuyabá bien des bagages je pensai les envoyer chercher, et le 20 décembre, dès que j'eus reçu cinq mulets chargés, nous nous remîmes en marche.

(A suivre)

BRÉSIL DU NORD

Une nouvelle colonie agricole à Sergippe

(Lettre de D. Lorenzo Giordano)

Bahia, le 12 avril 1902.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN AIMÉ PÈRE,

JE suis bien en retard pour vous envoyer les nouvelles que vous attendez avec impatience sur la fondation de la maison de Sergippe. Les causes en sont multiples, mais il y a surtout l'énorme fatigue, l'abattement physique, à la suite de ce voyage.

Nous partîmes de Bahia le 2 mars, le cher confrère D. Luigi Pasquale et moi, pour arriver à Aracajú, après six jours de marche. Nous préférâmes la route de terre, bien que plus longue et plus difficile que celle de mer, car elle nous permettait de connaître l'intérieur du pays, de visiter certains Coopérateurs et d'en faire de nouveaux ; ainsi le Seigneur disposait-il de nous pour le triomphe de sa grâce dans beaucoup d'âmes.

Le voyage fut agréable, consolant et varié. Et d'abord agréable, car le temps nous fut continuellement favorable, et partout nous fûmes reçus avec des marques de respect et d'affection, avec cette généreuse hospitalité qui caractérise le peuple brésilien, à Timbò par le Rév. D. Felice Ferreira de Carvalho ; à Itabaianinha, dans la maison du major Ernesto Campos, digne frère du Président ; à Buquin, chez le capitaine Leonidas Carvalho-Fontes ; à San Cristoforo, par le Rév.

D. Florentio da Silva. À Aracajú enfin nous fûmes accueillis et traités avec une véritable bonté paternelle par l'illustre Président Olympio Campos, dans le palais même du Gouverneur.

Notre voyage fut consolant, car nous eûmes le bonheur de pouvoir célébrer chaque jour la Sainte Messe. À Timbò et à Buquin, malgré l'heure vraiment matinale de deux heures et demie ou de trois heures, nous avions une grande assistance, même pendant la semaine. À Itabaianinha où nous dûmes nous arrêter pour attendre des chevaux et un guide, nous passâmes une bonne partie de la matinée au confessionnal, car c'était le premier vendredi du mois.

Enfin notre voyage a été très varié. Celui qui n'a pas voyagé à cheval ou à dos de mulet à travers des pays nouveaux, admirant la nature toujours si belle dans la variété de ses panoramas, ne peut se faire une idée de ce que nous avons ressenti. Tantôt c'était une colline qu'il fallait gravir, tantôt de profondes vallées dans lesquelles nous descendions, puis nous traversions d'immenses plateaux, à la suite de forêts géantes et de larges fleuves. Comme il était doux d'entendre à l'aurore du jour comme au couchant du soleil les gazouillements et les trilles de milliers et de milliers d'oiseaux pour ainsi dire apprivoisés et domestiques, volant au dessus de nos têtes ou s'échappant de dessous nos pieds. Et pour ajouter à la variété, il n'est pas extraordinaire de faire des rencontres peu agréables. Ainsi nous trouvâmes auprès de Sergippe un petit serpent (*giboia*) de plus de deux mètres de longueur qui traversait tranquillement la route avec une allure calme et majestueuse, et qui nous força à arrêter nos chevaux pour lui laisser libre passage. Dire que ces serpents, devenus plus grands, étouffent dans leurs anneaux un veau, un cerf, leur broient complètement les os et les absorbent tout comme un sorbet !

L'État de Sergippe, de forme presque triangulaire, est le plus petit comme étendue, mais il renferme plus de population que les États-Unis du Brésil. La culture du tabac et du coton constitue la principale richesse du pays. Le manioc, le riz, la canne à sucre et d'autres céréales y croissent en abondance : on rencontre aussi beaucoup de sortes de bois, voire même de bois précieux. Le climat sur le littoral et sur les bords des fleuves qui débordent quand vient la saison des pluies, est humide et peu sain, mais dans l'intérieur du pays, et surtout sur les plateaux et dans les collines, il est sec, et la chaleur n'est pas

excessive, puisque la température varie entre 21 et 32 degrés.

Aracajú est la ville principale et on peut dire qu'elle est la capitale : elle a été bâtie comme par enchantement. L'histoire de sa fondation n'est pas sans intérêt. Jusqu'en 1855, l'État de Sergippe avait pour chef-lieu San Cristoforo, petite localité située sur le penchant de deux collines, éloignée de la mer d'environ deux lieues, et possédant avec un climat délicieux de l'eau en abondance et des édifices, des églises et des couvents assez beaux.

Par un acte de sa propre volonté, un homme changea la capitale. Le Président D. Ignazio Gioachino Barbosa obtint par une loi du 17 mars de cette même année que l'Assemblée des députés tiendrait séance dans une maison de plaisance à cinq lieues de San Cristoforo. Et alors il arriva que la vie disparut pour ainsi dire de l'ancienne capitale, tandis que le mouvement naissait dans la nouvelle, qui prit le nom même du lieu, Aracajú, c'est-à-dire, abondant en arbres de *cajus* (ressemblant à nos pêcheurs), au milieu desquels se trouvait dressé un autel (*ara, altare*).

L'endroit est plus stratégique en temps de guerre et plus commercial en temps de paix, car il se trouve à l'embouchure du fleuve *Cotinguiba*, navigable pendant 35 kilomètres, et qui pourrait recevoir les navires trans-atlantiques, si des bancs de sable mouvants n'empêchaient d'approcher des côtes.

La ville est petite en elle-même, mais combien gracieuse par la belle ordonnance de ses rues et de ses maisons bâties sur le même plan bien qu'aux couleurs diverses. On arrive sur la grande place autour de laquelle s'élèvent les palais du Président, des Chambres, de la Municipalité et de l'École Normale. Au beau milieu se détache, comme au poste d'honneur, l'église très fréquentée par les habitants de Sergippe. C'est enfin le nouvel hospice qui, situé au haut d'une colline, attire les regards et semble inviter à lui faire une visite d'ailleurs bien récompensée par la vue que l'on a de la ville entière, sans compter le plaisir d'exercer la charité envers les pauvres malades.

Il y a différentes fabriques, et entre autres celle de tissus du colonel César Ferras, notre dévoué Coopérateur. L'animation règne assez vive dans les rues plus commerciales, et il s'y meut une grande foule les jours de marché. Comme cette vie sera mille fois plus animée lorsque seront créés de nouveaux moyens de communication et de transport,

qui relieront la capitale à l'intérieur du pays! On ne trouve actuellement à Sergippe ni chemins de fer, ni tramways, ni omnibus, et les voitures soit publiques soit privées n'y existent même pas. On va tout bonnement à pied, à cheval, ou bien encore en chars à bœufs, au choix des voyageurs. La tranquillité de la ville n'est interrompue, de nuit comme de jour, que par les exercices d'une compagnie de soldats ou par l'harmonie de la musique militaire. Les habitants sont extrêmement polis dans leurs manières, simples dans leurs vêtements.

Après un jour de repos, nous fûmes visiter avec le Président et plusieurs autres messieurs les propriétés qui paraissaient plus convenables à la fondation d'une école d'agriculture, et nous arrêtâmes notre choix sur un immense terrain situé presque à moitié route entre l'ancienne et la nouvelle capitale, et appartenant au Président lui-même.

Son emplacement est magnifique! il s'étend pendant trois kilomètres le long du rio Pitanga. Divisé en collines, plateaux et vallées, il est en grande partie très fertile, avec des plantations variées d'arbres fruitiers, de vignobles, de cannes à sucre avec des pâturages, des vergers, des jardins, et il comprend encore une notable partie toute en forêt. Le Président s'estima heureux de céder à l'Œuvre salésienne la propriété entière, c'est-à-dire la maison construite en partie, l'enceinte garnie de fils de fer, les plantations de 5000 pieds d'arbres fruitiers et une grande partie du bétail.

Nous avons baptisé la nouvelle maison du nom de St Joseph, pour la mettre sous la protection du puissant Gardien du divin artisan JÉSUS, parce que aussi elle a été établie durant le mois consacré à la dévotion à St Joseph, et enfin par reconnaissance pour le cher D. Joseph Lazzerio qui a tant fait et continue de tant faire pour les Maisons du Brésil-Nord. Nous l'avons inaugurée le 19 du mois de mars par la sainte Messe que je célébrai dans la petite chapelle provisoire. Certes l'assistance n'y fut pas nombreuse dans la Thébaïde (tel est aussi le nom que l'on donne à la propriété), seuls les premiers bienfaiteurs de l'Œuvre naissante la remplirent en ce jour : c'étaient M. le Président, le Préfet de la capitale D. Manuel de Carvalho, le chef de la police D. Manuele Teixeira, le colonel Terenzio Pampaio et quelques autres messieurs et dames des deux capitales.

Comme petite marque de notre grande et éternelle reconnaissance, nous offrîmes, ce jour-là même, à M. Olympio Campos, fonda-

teur de la première Maison salésienne à Sergippe, un tableau représentant D. Bosco. Hélas! Dieu permit qu'au lendemain de cette belle journée, M. le Président, de retour à Aracajú, tombât malade. Le malaise ne fut que passager et quelques jours après nous le revîmes, plein de vie et d'activité, à l'Oratoire et il put terminer les affaires relatives à l'Œuvre.

Le jour même de Pâques, je fis à 5 heures de l'après-midi la Conférence aux Coopérateurs. Elle avait été annoncée auparavant et elle fut présidée par le Rév. Vicaire Forain, Chanoine Manuêlo Raymondo Melhio, que j'avais déjà connu à Saint-Paul. Un chœur d'amateurs et la musique militaire donnèrent un nouvel entrain à la solennité et attirèrent une grande foule. La voix de l'humble conférencier était rauque et enrouée, mais elle sut cependant trouver le chemin des cœurs. L'école agricole salésienne de St Joseph, tel était le thème assez éloquent par lui-même : d'ailleurs l'auditoire était si bienveillamment disposé.

Déjà régnait une sainte émulation. Un monsieur donna divers morceaux d'étoffe, un groupe d'autre voulurent offrir pour vingt enfants tous les objets nécessaires concernant le dortoir, le réfectoire, le vestiaire, etc. Que dire de toutes ces bonnes personnes qui, reproduisant la scène des bergers à la crèche, nous apportèrent à leur visite des œufs, des fruits, toutes sortes de denrées! Tous, riches et pauvres, tinrent à manifester leur sympathie pour l'Œuvre de D. Bosco, visiblement suscitée de Dieu.

Je repartis le 4 pour Bahia, le cœur ému à la vue de tant de bontés à notre égard et rempli de l'espérance de voir bientôt l'humble petite plante, encore à l'état d'embryon, croître, fleurir et porter des fruits abondants. J'embrassai le cher Valle qui nous avait rejoints à la Thébaïde, et le bon D. Pasquale qui me voulut accompagner jusqu'à S. Cristoforo. Le jour suivant, à la clarté incertaine et sombre de la lune, je traversai en canot le fleuve *Vasa-Cari* et j'arrivai presque avec l'aurore au port de *Varsea* où m'attendaient un guide et des chevaux. Le soir même je parvenai à *Estancia*, jolie petite ville avec un port de mer à deux lieues de distance. Je reçus l'hospitalité chez le R. Chanoine Correa da Silva Ponte, qui ne me permit qu'après dîner, de partir dans un excellent canot monté par trois rameurs. Nous parvinmes, tantôt à la rame, tantôt à la voile, jusque Cachoeira da Abbadia, où, vers minuit, je fus accueilli par le Colonel Orazio

Nîmes. Je pus ainsi le matin dire la sainte Messe, avant de reprendre à cheval la route de Bahia : nous étions au premier vendredi du mois et je vis là une heureuse coïncidence. C'est qu'en effet ma première et ma dernière messe sur le territoire de Sergippe avaient été célébrées le 1^{er} vendredi de mars et le 1^{er} vendredi d'avril. J'avais donc commencé et terminé sous la protection du Sacré-Cœur ma petite et heureuse mission.

Que le divin Cœur de Jésus veuille bien exaucer les prières de son humble serviteur, en bénissant l'Œuvre salésienne dans le sympathique État de Sergippe. Qu'il inspire au bien-aimé D. Rua et aux Supérieurs du Chapitre un vif intérêt pour cette œuvre naissante, et aux confrères d'Europe un ardent désir de venir à notre secours.

Nombreuses furent les instances des Coopérateurs et des Coopératrices pour que j'obtienne de vous, vénéré Père, l'envoi d'un personnel qui permette d'ouvrir sinon un collège, du moins un externat dans la capitale, et une grande troupe de Filles de MARIE Auxiliatrice qui puissent prendre soin des jeunes filles riches et pauvres, en même temps que de l'hôpital. Tous s'engagent à apporter leur concours le plus efficace. Ces demandes ne sont que trop justes, car dans tout l'État de Sergippe, il n'y a pas actuellement une seule religieuse, et deux Salésiens sont les seuls religieux qu'on y rencontre.

J'arrivai à la nuit complète à Timbò chez le Rév. D. Felice Ferreira où je retrouvai avec plaisir les RR. Mgrs Antonio Machiedo et Zacharias Lopez dos Santos, tous deux très zélés Coopérateurs salésiens. Ils entraient en convalescence et allaient beaucoup mieux, grâce au bon air de cet endroit et aux soins dévoués du Rév. Chapelain de l'Esplanade près Timbò.

Je passai toute la journée du lendemain en chemin de fer, et vers le soir je parvenais à la magnifique baie de Salvador (la *Bahia* par excellence du Brésil), rivale de celle de Rio Janeiro en grandeur et en beauté. Enfin à 7 heures, j'étais reçu au son de la musique et je me trouvais au milieu des chers confrères et des enfants du Lycée de Salvador.

Bénissez, très vénéré et très aimé Père, les confrères, les bienfaiteurs et les enfants de Sergippe et de Bahia, sans oublier ceux de Pernambuco, tous heureux d'être vôtres, et bénissez tout particulièrement celui qui se dit avec bonheur

Votre très affectionné et très obéissant fils en N.-S.

D. RENZO GIORDANO.



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Qu'il est puissant le nom de Marie Auxiliatrice! Et comment ne serait-il pas aimé, puisqu'il ne saurait s'épancher de notre cœur par nos lèvres sans apporter à notre âme quelque grâce nouvelle. Non seulement tout l'enfer tremble sous l'autorité de Marie, dit saint Bernard, mais à son seul nom les démons sont effrayés et s'enfuient, et l'enfer est dans la consternation. La seule invocation de ce nom puissant dissipe tous les maléfices des malins esprits. Les ennemis visibles redoutent moins une armée rangée en bataille, que les démons ne redoutent la seule invocation du saint nom de Marie. Sa force les réduit à l'impuissance et les oblige à fuir honteusement.

Le souvenir bienfaisant du nom de Marie Auxiliatrice, console l'affligé, fortifie le faible, ranime le courage, soutient la vertu, protège les bonnes mœurs, garde la pureté. Ce nom céleste inspire la foi, l'espérance et la charité; il ramène le pécheur dans la bonne voie et maintient le juste dans la pratique du bien; sa puissance brise la tête du serpent infernal et préserve de son venin; elle ferme l'enfer et ouvre le ciel; c'est la clef du paradis. En cette vie le nom salulaire de Marie Auxiliatrice est une source de grâces, et en l'autre, un principe de gloire.

*
**

La santé de mon enfant unique était fort délabrée et je n'avais plus de confiance qu'en Marie Auxiliatrice. Je promis donc à cette bonne Mère de faire une aumône à l'Œuvre de D. Bosco et de faire insérer, si je l'obtenais, dans le *Bulletin*, la guérison de ce cher enfant. J'ai été complètement exaucée et je viens avec joie accomplir mes promesses. Merci encore et toujours à Marie Auxiliatrice.

Ammerschwilhr, 31 décembre 1902.

S. B.

Actions de grâces à Notre Dame Auxiliatrice

Il y a deux mois que j'étais souffrante d'un mal qui m'inquiétait beaucoup. Une grande tristesse s'empara de moi qui ne croyais pas pouvoir guérir. J'eus la bonne pensée qui, certes, me venait du Ciel, de m'adresser à Celle qui est la titulaire du Sanctuaire du Valdocco, je recourus à Elle de toutes mes forces, avec la certitude d'être exaucée. Oh! je ne puis exprimer la paix qui entra dans

mon âme, en même temps que j'éprouvais dans mon corps un mieux qui n'a fait que se développer depuis! Honneur donc et mille fois merci à cette bonne Madone!

Verrès, 2 janvier 1903.

W. J. M.

*
**

Grâce à Notre-Dame Auxiliatrice, une affaire très compliquée que nous avions recommandée aux prières des enfants de D. Bosco vient de se terminer à la satisfaction de tous les partis.

Dietramszel.

Une Supérieure de monastère.

*
**

Je vous envoie cinq francs pour vos œuvres en reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une faveur obtenue par son intercession.

Beaupréau, 21 décembre 1902.

S. J. de B.

*
**

Je vous envoie une toute petite offrande en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice, en

action de grâces spirituelles et temporelles que j'ai obtenues.

Limoges, 14 décembre 1902.

L. L.

* * *
J'avais promis cinq francs à Notre-Dame Auxiliatrice. Je suis heureux de pouvoir vous envoyer cette somme.

Pau, 5 janvier 1903.

H. B.

* * *
Un remerciement à Marie.

Une de ces épreuves amères que Dieu permet quelquefois aux âmes et que le démon suscite toujours pour rompre des vocations chrétiennes ou faire échouer une entreprise pieuse, était venue me visiter avec un raffinement de violence inouïe. D'une part, le cœur fermé à tout mouvement de ferveur et d'espérance, la foi ébranlée et l'amour de Dieu complètement évanoui; d'autre part, des tentations violentes et continuelles, que ni la prière, ni les méditations, ni le sommeil même, ne pouvaient combattre ni chasser un seul instant, tel fut l'état de mon âme pendant une longue année. Dieu voulait sans doute m'éprouver, et cette croix lourde qu'il m'offrit était pour mon plus grand bien. Mais, hélas! cette pensée consolante qui me rassure aujourd'hui, je ne pouvais pas la concevoir alors, et c'est précisément ce qui augmentait toute l'acuité de mes souffrances morales. Dans ce milieu de combats et de luttes incroyables que l'imagination peut à peine se figurer, mon âme se débattait éperdue, sans espérance, sans conseils et sans consolations. L'assistance quotidienne au saint sacrifice de la Messe, la sainte Communion, n'opéraient en moi aucune impression sensible capable de m'arracher un instant à ce continuel et pénible assaut d'imagination et de souvenirs.

Dans cette extrémité où la prière et les bonnes œuvres semblaient avoir perdu tout leur mérite, et la confiance en Dieu n'être plus pour moi qu'une vaine illusion, je m'adressai en dernier ressort à la miséricordieuse protection de sa divine Mère. Je me souvins de ce passage de saint Bernard: « Demandons toutes les grâces nécessaires, mais demandons-les par Marie, » et je sentis germer peu à peu dans mon cœur des sentiments d'une vive et filiale confiance envers cette bonne Mère. Je commençai donc une neuvaine en l'honneur de son immaculée Con-

ception; puis, agenouillé un jour au pied de son autel, je fis vœu de donner toute ma vie une modique offrande, chaque année, à l'Œuvre de Don Bosco.

Au bout de quelques jours, ces inquiétudes de conscience qui tant me tourmentaient, commencèrent à faire place à une paix profonde et à un calme souverain. L'esprit devint moins agité, l'imagination plus libre et, partant, plus soumise; et le cœur si navré jusque là, si inquiet dans ses affections et dans ses désirs, retrouva lui aussi le calme joyeux de la solitude, l'amour ineffable de la prière et de l'union avec Dieu, la satisfaction du devoir accompli. Ce bonheur ne me quitte plus depuis; il continue encore et continuera toujours, je l'espère. Merci mille fois à Marie.

* * *
Celui qui tient gravé dans son cœur les heureux effets du bien reçu à la maison du bon Père Don Bosco, envoie pour la seconde fois la petite offrande de dix francs pour remercier la Madone de D. Bosco de la puissante protection qu'il en a reçue en maintes circonstances et pour Lui en demander humblement la continuation.

Champolluc, 8 janvier 1903.

B. J. B. H.

* * *
Ci-joint un florin pour une Messe d'actions de grâces que je vous demande de faire célébrer en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice, selon la promesse que j'en ai faite.

Tarnow (Galicie), 9 janvier 1903.

H. B.

* * *
Ayant eu un enfant malade de la *Danse saint Guy* au mois de juin dernier, nous promîmes à Notre-Dame Auxiliatrice une offrande si Elle guérissait notre fillette et en même temps de faire publier le bienfait reçu par son intercession. Aujourd'hui l'enfant est complètement guérie et nous nous acquittons avec reconnaissance de notre vœu.

Oran, 2 janvier 1903.

B. P.

* * *
Ci-joint un mandat de cinq francs en témoignage de reconnaissance à la Sainte Vierge.

Locminé, 30 décembre 1902.

J. N. L. R.



Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *

CHAPITRE XXV

(Suite)

Comme Dieu lui avait accordé le don de facilement communiquer aux autres l'enthousiasme qui lui consumait le cœur, il se vit bien vite entouré d'une foule de jeunes gens appartenant aux premières familles de Montevideo, déjà élèves de Villa-Colon et tout disposés à le suivre et à lui prêter un sérieux concours dans la fondation et le soutien des Patronages dans divers quartiers de la ville et aux alentours. Ce ne furent pas de simples et banales paroles, oh ! non. Et l'on goûta bientôt les fruits de cette association, comme l'atteste *Le Bien Public* de Montevideo dans son numéro du 8 Août 1882. Nous nous permettons de reproduire ici quelques passages du rapport lu en assemblée le 15 Juillet de cette même année par M. Luigi Pietro Leugnas, président de l'Œuvre des Patronages.

« *Action - Prière - Sacrifice.* — C'est avec une grande satisfaction que le Conseil directif de notre association présente aujourd'hui le compte-rendu des travaux accomplis dans la période de son administration. Avant d'entrer dans le détail, nous devons faire une observation, touchant les origines et le développement de notre institution naissante. Vous connaissez tous l'origine de l'association des patronages. Quelques élèves du collège Pie, prenant en pitié le lamentable état de beaucoup d'enfants pauvres qu'ils rencontraient un peu partout, plongés dans la plus

honteuse ignorance de tout principe de morale ou de religion, par l'impossibilité où ils étaient de fréquenter les écoles gratuites du collège, les offices et même les catéchismes du dimanche; considérant que le fait de se plaindre ne serait pas suffisant pour empêcher les conséquences d'une telle ignorance, décidèrent, poussés par les sentiments de compassion qu'ils éprouvaient, de fonder une société qui aurait pour but d'améliorer, dans la mesure du possible, la condition de ces malheureux, en leur fournissant les moyens de fréquenter les offices et les explications du catéchisme qui ont lieu dans la chapelle du collège Pie tous les dimanches et les jours de fête. Ces jeunes gens comprenaient, certes, l'importance de l'œuvre qu'ils entreprenaient, les difficultés qu'ils auraient à surmonter pour la conduire à bonne fin, mais ils s'animèrent les uns et les autres, ils s'encourageaient à ne pas céder devant les obstacles quels qu'ils fussent...

« Un prêtre, instruit et exemplaire, le très cher Don Lasagna, que nous nous faisons un devoir de remercier du fond du cœur, dirigea les premiers travaux d'organisation, et ces jeunes gens sous l'inspiration de ce saint prêtre, purent établir l'institution qu'ils avaient rêvée, sous le titre *Les amis du peuple*. Ils changèrent bientôt ce nom en celui de *Patronages*, qui semblait mieux convenir au but même de l'institution. »

Après avoir raconté la fondation et les débuts de cinq patronages, ceux du *S. Cœur de Jésus* à Montevideo, de *S. Augustin* à Villa-Union, de *S. Isidore* à Las-Piedras, de *N. S. della Pace* à La Paz et de *Marie Auxiliatrice* à Villa-Colon, le Président concluait : « Une grande préoccupation absorbait les fondateurs : il manquait encore un règle-

ment pour le régime inférieur des Patronages. Un membre du Conseil, Manuel Gonzales, se chargea de l'élaborer, et la copie fut soumise à D. Lasagna pour la réviser. Il nous est agréable d'annoncer que dès le retour de ce bon prêtre du voyage qu'il fait actuellement dans le Brésil, nous pourrions lui demander ce règlement et le faire immédiatement imprimer. »

Si cette page de l'histoire des Patronages tourne à l'honneur de D. Lasagna qui en fut l'inspirateur à Montevideo, et nous le présente une fois de plus, comme le fils aimant de D. Bosco, nous devons en même temps être remplis d'une juste admiration pour tous ces jeunes gens courageux, qui délaissant les divertissements mondains, se plurent à accepter tous les sacrifices et s'enrôlèrent comme compagnons et coopérateurs dans une œuvre si belle et si salutaire. Que le Seigneur permette qu'ils aient de nombreux imitateurs ! Que leur exemple serve à amener dans les Patronages qui en ont si grand besoin de zélés assistants et de dévoués catéchistes, et ceux-ci, comme les Missionnaires disséminés dans les différentes contrées de l'Afrique et de l'Amérique, pourront arracher au démon beaucoup d'âmes et les sauver. Ce n'est pas le seul avantage qu'ils en retireront, car ce Patronage auquel ils donneront leur concours, sera pour eux aussi un rempart contre les assauts multipliés du démon et du monde et un encouragement à faire davantage et encore mieux. Ah ! qu'il avait bien raison, ce vaillant ingénieur, quand, sauvant son cher Patronage, il s'écriait : « Comment pourrais-je ne pas t'aimer ! Si pendant les années les plus difficiles de ma vie, si durant le cours de mes études à l'Université, j'ai conservé la Foi sauve, si j'ai gardé mon cœur pur, c'est à toi, ô cher Patronage, que j'en suis redevable ! »

CHAPITRE XXVI

Départ de Villa-Colon d'un essaim de Missionnaires — Sur l'Orénoque — Date mémorable — La parole d'un Evêque — Nitheroy — Au Palais Impérial — Le renom de sainteté de D. Bosco en Amérique — Dans la Capitale du Brésil — Une nouvelle église du Sacré Cœur de Jésus confiée aux Salésiens — Dans une colonie d'Ita-

liens — « Oh ! oui ! arrêtez-vous un peu avec nous ! » — Le vieux catéchisme du diocèse de Vicenze — Fidèles au cri de guerre.

On était au 10 Juillet 1883. Dès les premières heures du jour, on voyait de nombreux Coopérateurs et Coopératrices se diriger vers la belle église S. Rosa à Villa-Colon. Ils venaient assister à une émouvante cérémonie, la bénédiction d'une petite troupe de missionnaires, qui, comme un essaim d'abeilles diligentes, allaient quitter la ruche du Collège Pie, pour aller travailler dans un autre champ que la divine Providence leur confiait. Don Lasagna, dans un touchant discours, annonçait à ses attentifs et bienveillants auditeurs qu'il s'agissait de l'immense empire du Brésil. Il faisait l'histoire de cette nouvelle fondation, racontait les multiples embarras qui depuis six ans en retardaient l'installation, et avec l'éloquence du cœur, animait les sept jeunes missionnaires à courir avec zèle et abnégation au secours de tant de pauvres enfants qui réclamaient du pain, sans que personne leur en donnât. Lorsque les confrères embrassèrent D. Michel Borghino, le directeur de cette petite phalange, les larmes coulèrent en abondance, et l'un d'eux s'écriait : « Nous savions nous aimer, mais nous ne pensions pas qu'il en dût tant coûter pour nous séparer. A cette minute, nous nous rappelions l'église de Marie Auxiliatrice, l'adieu donné par notre très aimé père Don Bosco, les amis et les confrères d'Europe et cela suffit pour que nos pleurs se répandent avec plus de force. »

Les missionnaires ne restèrent à Montevideo que quelques heures, juste ce qu'il fallait pour recevoir la bénédiction de l'Evêque, les salutations des diverses communautés religieuses et de quelques zélés coopérateurs. Sur le soir, ils prirent passage sur l'*Orénoque*, accompagnés et soutenus dans cette première épreuve par D. Lasagna lui-même.

Quatre jours brumeux de navigation les amenèrent à un des plus beaux ports du monde, à Rio Janeiro, et le 14 Juillet 1883 sera sans nul doute pour l'humble Société de S. François de Sales un jour mémorable, car il rappellera la fondation de la première maison salésienne au Brésil. Six mois après, le 28 Janvier 1884, D. Bosco tenant la Conférence aux Coopérateurs de Turin dans l'église de S. François de Sales, racontait avec

enthousiasme l'entrée de ses chers fils au Brésil, et, lisant dans l'avenir, prédisait le grand nombre d'instituts salésiens qui se développeraient dans ce vaste empire. Peu d'années suffirent pour démontrer qu'il ne se trompait pas.

Les jeunes Missionnaires savaient que la Providence leur avait ménagé un second père, un autre D. Bosco, dans la personne du pieux et docte évêque de Rio Janeiro, Mgr Pietro Maria Lacerda, à l'initiative duquel on devait la maison. Mais quelle ne fut pas la douleur de D. Lasagna et de ses compagnons, quand en débarquant ils apprirent que Sa Grandeur était absente! La fièvre chaude lui avait enlevé son distingué secrétaire, M. l'abbé François Telles qu'il aimait à appeler son ange gardien visible. Profondément affligé de cette perte, et faible de santé, le bon Evêque, sur des conseils et mêmes des ordres, avait été forcé de quitter la capitale pour aller respirer dans la province de Minas un air plus pur et plus doux.

Cet éloignement n'empêcha pas Mgr Lacerda de penser aux fils de D. Bosco qui, ainsi qu'il disait, étaient devenus, par leur entrée dans le Brésil, ses propres enfants, et il montra bien quelle était son affection, en écrivant une lettre pastorale où il faisait part à ses diocésains de l'arrivée des Salésiens parmi eux. Il considérait cette arrivée comme un événement des plus heureux et il plaidait auprès des personnes généreuses la cause de l'Oratoire et de l'Hospice qu'il voulait établir. Il écrivit aussi aux Salésiens une lettre débordante de tendresse, de saints conseils et de paternelle charité, qui leur fit comprendre l'impatience où il était de se trouver auprès d'eux. L'exemple du premier pasteur et ses chaleureuses paroles éveillèrent bien vite dans tous les cœurs épris du bien une vive sympathie pour les nouveaux venus et un ardent désir de voir l'œuvre commencée: aussi vit-on affluer les souscriptions en argent grâce auxquelles on put non seulement garnir l'Oratoire de tout ce qui était nécessaire, mais encore pourvoir immédiatement à l'agrandissement du local, reconnu comme insuffisant.

Ce fut là l'origine du Collège de S. Rosa à Nichteroy. Il est situé sur un petit coteau qui donne sur la magnifique baie de Rio-Janeiro ouverte à des centaines et des centaines de navires de toute grandeur et de

toute nationalité, important et exportant du sucre, du café, du tabac et les autres produits provenant de ce sol si fertile.

De gaies villas, d'élégants palais entourent la ville de Rio d'une gracieuse couronne et fournissent une preuve convaincante de la pureté de l'air qu'on y respire. Malheureusement l'église paroissiale est très éloignée, et il n'y a dans ces parages aucune chapelle qui donne facilité aux habitants pour y remplir leurs devoirs religieux. Par contre, et hélas! il existe une école protestante pour garçons et filles, et cette école constitue un danger permanent pour les familles catholiques. Don Lasagna constatant tout cela remercia Dieu d'y avoir envoyé les Fils de D. Bosco pour mettre un frein à cette propagande meurtrière. Dès les premiers jours, il chercha à empêcher que les enfants et jeunes gens ne fussent souillés par une éducation hérétique et empoisonnée, et il ouvrit un Patronage où chaque dimanche il réunissait un nombre respectable d'enfants qu'il instruisait dans les vérités de notre sainte religion, leur donnant toutes commodités pour accomplir les pratiques de piété et passer agréablement le jour du Seigneur, sans danger pour le corps et pour l'âme. Mais comment venir en aide aux jeunes filles? Il aurait voulu de suite appeler là un petit bataillon de Sœurs de Marie Auxiliatrice pour en prendre soin: il s'empressa de leur préparer une maison, mais ses tentatives échouèrent. Le Seigneur bénit et fit prospérer l'Oratoire, mais il disposa que les Sœurs de D. Bosco allassent planter leur tente sur d'autres points du Brésil où la moisson devait être, peut-être, encore plus abondante et qui en avaient plus besoin.

D. Lasagna crut de son devoir de faire une visite à l'empereur Don Pedro II, afin de lui rendre compte de l'entrée des Salésiens dans son empire. Sa Majesté l'accueillit avec une amabilité extraordinaire et voulut même le présenter à la princesse Isabelle, héritière présomptive du trône et à son époux Gaston d'Orléans, comte d'En. Tous eurent des paroles d'éloges pour les Salésiens et souhaitèrent de les voir renouveler dans le Brésil le bien déjà accompli dans différentes républiques de l'Amérique du Sud.

Sur ces entrefaites, les lointaines régions de l'Amérique avaient entendu l'écho de l'ac-

cueil enthousiaste fait à D. Bosco lors de son passage à Paris, à Lille et dans d'autres grandes villes de la France. Là aussi, comme en Europe, on ne parvenait pas à s'expliquer, d'une façon humaine, ce mouvement prodigieux autour d'un prêtre étranger, sans nulle apparence extérieure, et sachant très peu le français absolument incapable de captiver les esprits. Et cependant, quelles que fussent les diverses croyances des hommes qui l'approchaient, tous s'accordaient à dire que ces démonstrations étaient dues à la sainteté qui apparaissait sur le visage du bon prêtre, qui se manifestait dans tous ses actes et qui inspirait toutes ses paroles.

Or précisément cette renommée donnée à D. Bosco et répandue partout par les journaux avait encore rendu plus vif le désir de posséder ses fils dans les jeunes pays Américains. Aussi D. Lasagna écrivait-il, le 6 septembre 1883, à son ancien directeur Don J. B. Lemoyne qu'à cette date il avait bien entre les mains vingt-cinq demandes de hauts personnages ecclésiastiques et séculiers de différentes villes et provinces qui lui adressaient les instances les plus chaleureuses afin de leur procurer des Missionnaires Salésiens qui établissent des Collèges et des Oratoires dans l'intérêt de la jeunesse. Hélas ! il dut faire violence à son bon cœur et à son grand zèle, et la seule demande qu'il exposa à Don Bosco fut celle de S. Paul. Il lui sembla qu'il devait donner la préférence à cette ville, parce que, capitale d'un très vaste état, elle jouit d'un climat favorable et d'un sol très fertile ; parce que, peu distante du port de Santos et adonnée à l'industrie et au commerce qu'elle pratique avec une fébrile activité, elle a, en dix années seulement, doublé le chiffre de sa population ; parce que enfin elle renfermait dans son enceinte plus de 20.000 émigrés italiens, sans compter ceux qui tout à l'entour avaient fondé de florissantes colonies agricoles.

A la fin de 1882, le vénérable évêque de S. Paul, Mgr Lino Rodriguez de Carvalho, avait instamment sollicité Don Lasagna de venir lui-même à S. Paul afin d'y constater de visu combien était urgente la fondation d'une Ecole d'arts et métiers pour les jeunes gens abandonnés. Notre cher missionnaire put enfin le 1^{er} Septembre 1883 se rendre aux désirs de l'évêque : il est impossible de décrire

l'enthousiasme avec lequel il fut reçu. Les nombreux admirateurs des Œuvres salésiennes auraient voulu déposer immédiatement entre ses mains le produit de leurs sacrifices et de leurs quêtes, afin que sans retard aucun on ouvrit et écoles et ateliers et patronages, mais D. Lasagna dut refuser leurs offrandes, il les encouragea, les exhorta à prendre patience, leur affirmant qu'il allait s'employer de toutes ses forces pour obtenir que l'année suivante D. Bosco leur envoyât de ses missionnaires.

DON ALBÉRA

(A suivre.)

LIVRES offerts gracieusement à notre Direction :

La Vérité religieuse, par André GODARD.
— 1 beau volume in-18 Jésus. — Prix : 3 fr. 50 ; franco 4 fr. — Librairie BLOUD, 4, rue Madame, Paris.

Ce livre, la suite du *Positivisme chrétien*, n'est qu'une apologétique expérimentale et inductive, basée sur la synthèse des faits et des idées. Après sa lecture, il sera impossible de nier la divinité du christianisme. Nous avons donc la conviction que la *Vérité religieuse* va rendre un immense service aux âmes contemporaines ; l'auteur, un converti, ayant naguère expérimenté sur lui-même toutes les objections qu'il réfute victorieusement.

Un Apôtre de Miséricorde (J.-B. RAUZAN), par Albert MARCADÉ, vicaire à Saint-Pierre de Montmartre. — 1 vol. in-12. — Prix 1 fr. ; franco 1 fr. 20. — Librairie BLOUD, 4, rue Madame, Paris.

Le livre que M. l'abbé Marcadé consacre à Jean, Baptiste Rauzan, supérieur des Missionnaires de France est une belle vie d'Apôtre d'où se dégage, avec le charme et la vivacité du style, une foule de traits instructifs touchant l'apostolat et l'art oratoire.

Jésus et l'Enfant ou *Méditations sur l'Évangile à l'usage des enfants qui se préparent à la première communion*, par M. MARYAN. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Quimper. — 1 vol in-18 carré. Prix : 0 fr. 80 ; franco, 0 fr. 90. — Librairie BLOUD, 4, rue Madame, Paris.

Nous croyons que la propagation de ce petit volume, dont les chapitres sont courts, dont la forme est très simple et le style très pur, sera une bonne œuvre et aura un résultat fécond.

Collection Science et Religion, volumes in-12 à 0 fr. 60. Librairie Bloud, 4, rue Madame, Paris.

Le système nerveux et les organes des sens, par le Dr E. BALTUS, professeur de physiologie à la Faculté catholique de médecine de Lille. 2 vol. — Du même auteur : **Le cerveau**. — Deux gravures. — Introduction par E. PEILLAUBE, directeur de la *Revue de philosophie*. — 1 vol.

L'Influence de s. François d'Assise sur la civilisation et les arts, par Alphonse GERMAIN, écrivain d'art. — 1 vol.

La liberté de penser et la libre pensée, par l'abbé CANET, chanoine titulaire de la cathédrale d'Autun, docteur en philosophie et ès lettres de l'Université catholique de Louvain, ancien professeur de théologie dogmatique au grand séminaire de Lyon. — 1 vol.

La Science de l'Invisible ou le Merveilleux naturel et la Science moderne, par le P. Hilaire de BARENTON, O. M. C. — 1 vol.

Les Catacombes de Rome, *Histoire et Description*, d'après les documents les plus récents, par ANDRÉ BAUDRILLART, agrégé de l'Université, ancien membre de l'Ecole de Rome. — 2 vol. ornés de 27 gravures dans le texte.

Études. — 20 janvier : L'Évangile et l'Église, *L. de Grandmaison*. — Le P. Amiot et la Mission française de Pékin à la fin du 18^e siècle (II), *C. de Rochemonteix*. — L'enseignement libre. Notes et souvenirs (IV), *Paul Ker*. — L'inspiration et l'infaillibilité de la Bible en matière historique, *Joseph Brucker*. — Un débat sur les causes finales, *Lucien Roure*. — Orthodoxie et modernisme, *André de la Barre*. — Collection Dutuit, *Gaston Sortais*. — Revue des livres. — Événements.

5 février : Le projet de loi Chaumié contre la liberté d'enseignement : l'égalité des grades, *Raoul de Scorraillé*. — La faculté de médecine de Beyrouth, *Dr de Brun*. — L'enseignement libre. Notes... (V). — Le Père Amiot et la mission... Pékin (III). — Le dernier Pape d'Avignon (I), *Joseph Doizé*. — L'algèbre de la logique (II), *G. de Jerphanion*. — La situation religieuse au début du 20^e siècle, *Joseph Brucker*. — Revue des livres. — Événements.

Abonnements : 25 fr. ; Union postale : 30 fr.
Victor Retaux : 82, rue Bonaparte, Paris (VI).

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 janvier au 15 février 1903

France



AVIGNON : M. l'abbé Daudet, curé de *Goult*.
CLERMONT : M. l'abbé Chalamet, curé de *Château-neuf*.
LAVAL : M. le chanoine Brouot, curé-doyen de *Bais*.
PÉRIGUEUX : M. l'abbé Feix, curé d'*Antonne*.
QUIMPER : M. le chanoine Rogel, curé-doyen du *Faou*.
VERSAILLES : M. l'abbé Libert, curé de *Neuville*.



AGEN : M^{lle} Marie-Anne Bordes, *Buch*.
AIX : M. Charles Boyer, *Aix*.
ANGERS : M^{lle} d'Isle, *Doué-la-Fontaine*.
» M^{me} Besnier, *Angers*.
ANNECY : M^{me} veuve Elisa Guillermin, *Barby*.
AUTUN : M. Lagrange, *Autun*.
BORDEAUX : M. Baron-Tardieu, *Talence*.
CAMBRAI : M^{me} Ad. Bigo-Butin, *Haubowdin*.
» M. Baas-Delesalle, *Roubaix*.
» M^{lle} Carpentier, *Seclin*.
» M. Cuvelier, *Saint-André-lez-Lille*.
» M^{me} veuve Wavrin, *Lille*.
DIJON : M^{lle} Joséphine Madon, *Baune*.
LAVAL : M^{me} veuve Moitre, *Laval*.
LIMOGES : M^{lle} Marie Martineau, *Rochechouart*.
MARSEILLE : M. Laurent Rimbaud, *Marseille*.
» M^{lle} Rey, »
» M. Eug. Perrin, »
» M. de Malijay, »
» M. P. Pontanier, »
MOULINS : M. le vicomte Gaston de Buysson, *Besson*.
NANTES : M^{lles} de Contances, *Nantes*.
PARIS : M^{me} d'Everteim, *Paris*.
— M. Pierre Broca, *Paris*.
RENNES : M^{lle} Marie-Claire Lamoureux, *Domalain*.
SAINT-CLAUDE : M. Clovis Arbez, *Bois-d'Amont*.
TOURS : M. le comte de Bresson, *Navas*.
VERSAILLES : M^{me} veuve Stéphanie Goudron, *Savigny-sur-Orge*.



Belgique

LIÈGE : M^{lle} Marie David, *Lambermont*.



Autres Pays

AUTRICHE-HONGRIE : R. P. Ildephonse Bakonyvari, O. S. B., *Gyor-Szent-Martin*.
ITALIE : M. l'abbé Jean Sangiorgio, *Ivrée*.
— M. l'abbé Sulpice Trèves, *Ayas*.
SUISSE : M. l'abbé Albert de Weck, *Fille-Dieu-sur-Romont*.



ALSACE : M. le docteur A. Fleck, *Turckheim*.
EGYPTE : M. Guide Crespin, *Alexandrie*.
ITALIE : M^{me} Madeleine Savin, *Pontbozet*.

Pater, Ave, Requiem.